



N° 6 Mars 2014

Le Courrier du Prince

Bulletin d'information de l' Association

Les Amis de Talleyrand

Château de Valençay 36600 VALENÇAY

Éditorial

CHERS AMIS DE TALLEYRAND CHERS LECTEURS,

Par suite de diverses contraintes, il ne vous échappe pas que ce n°6 du Courrier du Prince sort alors que l'année est déjà bien entamée. Nos meilleurs et spécifiques vœux vous ont été présentés dans notre nouvelle " Lettre d'information aux adhérents " et sur le site internet de l'association.

Votre conseil d'administration, reconduit et étoffé d'un nouveau membre, s'est réuni cinq fois durant l'exercice écoulé, afin de définir, coordonner et réaliser le programme d'actions dont nous vous résumons l'essentiel.

Au titre des visites et voyage, passons sur la déception que fut le renoncement au voyage en Pologne, faute d'un nombre suffisant d'inscrits, alors même que ce choix avait eu les faveurs de maints participants aux deux dernières AG. Cracovie, Varsovie, Wrocław et Żagań attendront encore notre venue...

Les visites " Quartiers de Paris : architecture et histoire au temps de Napoléon et Talley-

rand " organisées par notre délégué région parisienne et conduites sous la houlette de notre guide- professionnelle- membre de l'association, ont eu un grand succès : 19 janv. " Invalides et Musée de l'armée : période Napoléon/ Talleyrand " et 5 oct. " quartier faubourg Montmartre et bourse ". Ces visites seront poursuivies cette année.

L'année fut riche en conférences : 8 fév. Châteauroux au musée Bertrand, à l'invitation de la délégation Centre Berry du Souvenir Napoléonien que nous remercions, " C.M. de Taleyrand-Périgord : une vie, une œuvre, sans pareilles " par votre président. Plus de 100 auditeurs. Le cycle des conférences au Château du Marais, à l'initiative de l'hôte des lieux, vice-présidente de l'association ; vous en lirez le programme détaillé ; Deux des conférences furent prononcées par votre ancien président et par l'actuel. Enfin deux conférences furent faites durant l'AG annuelle : voir plus loin.

Au chapitre des représentations et bons contacts de l'association, notons : celle à Châteauroux au salon du livre avec causerie entre E. de Wa-

resquiel et T. Lentz sur Talleyrand et Napoléon ; l'invitation de la directrice du Château de Valençay aux estivales soirées aux chandelles avec notamment une exceptionnelle prestation de chant de la jeune et déjà très talentueuse soprano Pauline Texier- par ailleurs membre de l'association, dans quelques " Splendeurs lyriques des salons parisiens et viennois de Talleyrand " dont le programme musical avait été imaginé par Maxime Margollé, musicologue spécialisé de la musique à l'époque de Talleyrand, président de l'ensemble " Les Emportés ", membre de notre association. (Son mémoire " L'activité musicale chez le Prince de Talleyrand " est toujours en vente -15€- auprès de l'association). A signaler encore notre participation au forum des associations de Valençay, et à diverses manifestations et rencontres avec Monsieur le Maire, membre fondateur et toujours fidèle soutien de l'association. Qu'il en soit ici remercié.

Enfin, grand honneur et reconnaissance faite à notre association, participation de votre président les 26 nov. 2012 et 7 mai 2013 au " Co-

mité d'orientation des activités et aménagements intérieurs du Château de Valençay ", dont les travaux portent entre autres sur le projet d'un nouveau circuit de visite pour mieux mettre en valeur et sécuriser les œuvres, et axer sur le thème de l'art de vivre au temps de Talleyrand. Nous avons proposé une conférence sur le traité de Valençay, qui sera reportée en 2014 tout comme l'exposition que les autorités ont programmée au château sur ce thème.

Résultat de ces bons contacts et collaboration, Monsieur le Maire- président du syndicat mixte d'exploitation du château- et Madame la directrice du château, ont décidé d'accorder désormais l'accès gratuit au château de Valençay (en période d'ouverture) à tous les membres de l'association sur présentation de leur carte annuelle d'adhérent.

Qu'ils en soient chaleureusement remerciés.

Mentionnons l'accord de nos Amis du Musée de Posterstein (D) pour développer un jumelage entre nos deux organismes.

Enfin signalons que nous avons changé d'hébergeur pour notre site internet et que nous lançons sa réorganisation. Merci à son actuelle administratrice, ancienne présidente de l'association, qui attend un(e) volontaire pour prendre la relève...

Les manifestations de l'Assemblée Générale des 19

et 20 octobre 2013 se sont déroulées, non pas au lieu initialement retenu (Château de Chalais dont les portes se sont refermées alors que tout était prêt...), mais dans le magnifique cadre du Château du Marais, au Val Saint Germain (91530) que nous a offert l'Hôte des lieux, vice-présidente de notre association. Qu'elle en soit ici, encore remerciée.

Le samedi matin E. de Waresquiel a, une fois de plus, enchanté l'auditoire par une conférence de son cru sur " Talleyrand en famille ". Merci encore. Il a fait découvrir le Prince, attentionné, sensible, généreux pour les siens, bien loin du portrait de l'homme d'état impassible.

Après le déjeuner dans les communs du château, s'est tenue dans le salon, notre AG statutaire consacrée essentiellement au bilan de l'année et aux projets de l'an suivant. Les comptes, sains, de l'association ont été présentés comme il se doit, avec mention particulière de ce que représente le bulletin annuel dans nos dépenses et recherche de son financement futur. Six mandats d'administrateur (sur 10 actuellement) arrivant à échéance, tous les sortants se sont représentés et ont été élus à l'unanimité. Le CA pouvant accueillir jusqu'à 12 membres, un nouveau candidat s'est présenté et a été élu à l'unanimité. Merci à ce volontaire déjà bien actif au CA de l'as-

sociation.

Un bref conseil d'administration s'est immédiatement tenu au même lieu, qui a vu la réélection, aux mêmes postes, du président, de la Vice-Présidente et du trésorier de l'association.

Nous avons ensuite, sous la conduite de notre hôtesse, visité le château du Marais, son musée consacré à la famille de Talleyrand et celle des protestants de la région (par Madame D. Cantryn nouvelle adhérente de l'association).

Puis une nouvelle conférence fut donnée par Philippe Maillard, (merci Philippe !), membre fondateur de l'association, tel un détective, sur les origines – compliquées - de celle qui devint la Princesse de Talleyrand. Cette conférence méritera une suite, le sujet n'étant point épuisé ! Enfin nous avons eu droit au dîner de gala au château dans une très chaleureuse ambiance.

Le dimanche matin, pas trop tôt suite à la soirée... en lieu et place de la conférence " Talleyrand et l'affaire X, Y, Z " prévue par Monsieur Sinou-Berthaut décédé... trois jours plus tôt, (condoléances adressées à sa famille et proches), Georges Lefavre, notre ancien président et toujours membre du Conseil d'Administration nous a fait une très captivante conférence sur " Les Cardinaux Noirs et la colère de Napoléon " : pauvres d'eux ; mieux valait à cette époque

ne pas se mettre en travers de l'Empereur... sauf à être... Talleyrand ! Merci Georges pour cette découverte pour tous !

Après un bref déjeuner, l'après-midi fut consacré, en un programme un peu trop chargé à : visite extérieure du château de Bandeville (près de St Cyr s/s Dourdan), château construit sous Louis XIII par une famille de parlementaires devant avoir un château près de Paris, acquis en 1809 par Alexandre de Pourtalès lorsque Napoléon eut rétabli la liberté de culte. Aujourd'hui ce beau domaine est la propriété de Hélie de Pourtalès frère aîné de Anna de Bagnoux, laquelle nous servi de guide pour cette visite ; le parc, anciennement avec jardins à la française, aura vu ses arbres (et boiseries du château) arrachés à la Révolution, et est actuellement à l'anglaise. Enfin, pour clore nos festivités, visite du château et musée de Dourdan et de la vieille ville sous la conduite d'une guide de l'office de tourisme retenue par Jean-Paul Gazel notre maître de cérémonies de cette AG, que nous remercions. Cette cité et son château, très chargés d'Histoire méritent une journée entière de visite... par un temps plus clément !

En écho à nos activités de l'année écoulée, ce " Courrier du Prince " n°6 vous présente, sous la plume de notre ancien président, un Talleyrand-Périgord brillant général... Qu'aurait été aussi sans doute son

oncle Charles Maurice sans son infirmité ... mais en serait-il resté aussi célèbre ?

" L'Ennemie si admirée " ...Un auteur de notre temps, d'origine suédoise grand amateur de l'Histoire de France, nous narre, extrait de son livre " Talleyrand traître et patriote ", comment Talleyrand, très tôt, est attiré par la puissance qui deviendra, bientôt, en son temps la première du monde : l'Angleterre !

Notre toujours passionnante et passionnée membre italienne, spécialiste de Royer-Collard nous le dépeint philosophe et ami de notre Héros.

Peut-être se seront-ils rencontrés dans le quartier du faubourg Montmartre que, poursuivant notre cycle de visites " Paris à l'époque de Talleyrand ", notre guide parisienne-membre de l'association- nous décrit d'une plume avertie ?

Autre lieu, autre splendeur, le Château du Marais- œuvre de l'Architecte J.B.V. Barré dont les réalisations et les mérites nous sont dévoilés par une passionnée, docteur en Histoire de l'Art.

Vous lirez aussi que Talleyrand aura eu, récemment encore, les honneurs du journal Le Monde à propos d'un... dîner de diplomates !

11.12.13 : sous cette fortuite suite de nombre, une fameuse date, découvrez ou relisez le traité de Valençay le seul signé à Valençay (dans le salon bleu du château) dont nous venons

de célébrer le bicentenaire, rendant, dans de curieuses circonstances, la liberté aux Princes d'Espagne, et donc au futur roi Ferdinand VII qui n'aura pas gardé que de mauvais souvenirs de son séjour...

14 : en cette année 1814 désastreuse pour Napoléon, prenez encore connaissance de l'opinion de Talleyrand sur... l'école Polytechnique, et du regard de deux historiens sur la première rencontre du Prince avec Louis XVIII à Compiègne.

Découvrez en plus quelques anecdotes et éléments bibliographiques relatifs à notre personnage.

Cher(e) adhérent(e), cher(e) lecteur/lectrice, 14... après 1814 il y eut, tout aussi désastreuse et pire...1914, centenaire fort célébré cette année... Mais aussi, en 14... 2014 année durant laquelle - en Paix - nous citoyens de vingt-huit pays européens nous irons aux urnes ! Une pensée, de plus, pour notre citoyen/Prince qui rechercha en permanence, mais bien souvent en vain, les équilibres et Paix en Europe.

■ Roland Martinet
Président de l'Association
Les Amis de Talleyrand

RECTIFICATIF

En ce qui concerne l'article " L'énigmatique Catherine Grand " dans " le Courier du Prince " N°5 de janvier 2013, pages 27 à 32 :

Nous écrivions, en signature de l'article, " L'auteur de cet article n'est pas connu. Il ne l'a pas signé et l'a laissé à la disposition des touristes dans l'hôtel de Tranquebar " Bungalow on the beach ". Il a été trouvé par Madame Dominique Cantryn. Si, d'aventure, l'auteur de cet article lit notre bulletin, qu'il ait l'amabilité de se signaler. CB "

Or, le jour même où nous pre-

nions livraison de l'édition du bulletin auprès de l'imprimeur, nous découvrons – mais un peu tard- qu'il s'agissait de l'intégralité du chapitre 6 troisième partie (Pages 246 et suivantes) de l'ouvrage- de référence !- " Talleyrand Le Prince Immobile " d'Emmanuel De Waresquiel !

Le style et la précision du texte auraient dû nous alerter! (et nous ont amené à renforcer notre comité de lecture du bulletin).

Contact pris avec E. De Waresquiel, en particulier pour lui demander de nous excuser, celui-ci nous a indiqué n'être point allé à Tranquebar et ignorer l'identité de la personne ayant déposé copie de

son texte à l'hôtel "Bungalow on the beach" !

L'auteur, donc, du dépôt, en ce lieu, de ce texte dactylographié et sans mention de l'auteur, reste à ce jour aussi énigmatique queCatherine Grand !

Il fut convenu avec E. De Waresquiel que nous nous engagerions à apporter le rectificatif nécessaire dans notre prochain numéro. Voici fait.

Laissons le mot –amical- de la fin (provisoire ?) à Emmanuel De Waresquiel :

" Cela prouve que les livres ont parfois des destins géographiques étranges ! ".

■ Roland Martinet.

EDMOND DE TALLEYRAND-PÉRIGORD :

Un brillant général à découvrir

Conférence faite au château du Marais le 23 Juin 2013 par Georges LEFAIVRE

Le 1^{er} Août 1787 naissait à Paris, paroisse St Sulpice, au domicile de la famille Talleyrand, 4 rue Garancière, Alexandre-Edmond, 2^{ème} fils



d'Archambaud de Talleyrand-Périgord et de Sabine Ollivier de Sénozan, descendante de Sully. L'enfant fut baptisé à Rosny en 1788, propriété de famille venant des Sénozan.

Son père Archambaud, né

en 1762, était le frère cadet de Charles- Maurice né en 1754. A cause de l'infirmité du pied-bot, c'est le cadet qui va être considéré comme l'aîné par ses parents, avec tout ce que cela comporte, à cette époque, comme humiliation pour la victime.

Dès le début de la révolution, le château de Sénozan est incendié. La famille présente ne dut son salut qu'à la fuite. Il n'en subsistera que les écuries et les communs.

En 1790, Archambaud émigre sans son épouse, pour rejoindre l'armée des Princes à Coblenz. Sabine reste en France, pour éviter la confiscation de la fortune familiale.

L'année 1793 va être

particulièrement horrible pour la famille. Le 16 avril, Sabine se réfugia en Isère où se trouvent plusieurs de ses propriétés. Elle demande alors le divorce pour la sauvegarde de la fortune qu'elle destine à ses enfants. Elle songe à retrouver son mari en Angleterre et se trouvait à Calais avec ses enfants en vue d'embarquement le 10 septembre 1793. Elle séjourne dans cette ville dans cette attente, mais le 25 avril 1794 elle est arrêtée et conduite à la prison de St Lazare à Paris. Transférée à la Conciergerie, le tribunal révolutionnaire la condamne le 8 thermidor: "Madeleine Henriette Sabine de VIRIVILLE, femme de PERIGORD, ex noble, ex comtesse, née à Paris, sans état, demeurant rue de l'Université N° 900." On lui conseille pour échapper au supplice de déclarer qu'elle était enceinte. Elle refusa. Elle fit partie alors de la "dernière charrette" et fut décapitée le 26 Juillet 1794, quelques heures

seulement avant l'arrestation de Robespierre. Son fils Edmond avait sept ans. Son beau-frère TALLEYRAND était depuis peu à Philadelphie. La marquise de La Tour du Pin, qui s'y trouvait aussi, raconte : "M. de Talleyrand se réjouissait surtout que Mme Archambaud de Périgord, sa belle-sœur, eût échappé au supplice, lorsque beaucoup plus tard dans la soirée, ayant repris sur la table un journal qu'il croyait avoir lu, il y trouva la terrible liste des victimes exécutées le jour même du 9 thermidor au matin, pendant la séance où l'on dénonçait Robespierre, et dans laquelle elle figurait. Cette mort le frappa bien douloureusement..."

Pendant ce temps là, Archambaud était en Angleterre, où il avait rejoint à Londres le comte d'Artois. Il prend part à la désastreuse affaire de Quiberon et en réchappe. En 1798, il rentre clandestinement en France et se cache à Neuilly sous un nom d'emprunt. Il se réfugie

chez une amie de la famille, la comtesse de Jarnac (née Rohan-Chabot) qui héberge ses enfants, et chez la princesse de Poix (née Noailles).

Nous n'avons que peu d'informations sur la première jeunesse d'Edmond devenu orphelin de mère avant de servir aux armées, mais pensons qu'il du passer une large partie de son temps à Rosny, le pôle de ralliement de sa famille très éprouvée.

Faute d'avoir, à notre connaissance, rédigé ses mémoires, ce sont donc dans une première approche les archives du dossier militaire d'Edmond, conservées au service historique de l'armée de terre à Vincennes, qui nous permettent de suivre les grandes étapes de sa carrière militaire.

Carrière militaire d'Edmond.

Une date très importante va nous servir de pivot pour distinguer deux périodes distinctes de son existence : **celle de son mariage le 22 avril 1809**, avec Dorothée, princesse de Courlande. Il y a, en effet, l'avant et l'après mariage, la plupart des historiens et biographes de Dorothée ne prenant en compte que l'après mariage. Edmond n'est plus alors que le mari, que l'on réduit trop souvent devant la très forte personnalité de sa femme, la princesse Dorothée. Et pourtant il y a beaucoup à dire, comme nous allons le voir.



1. Avant la date du 22 avril 1809, jour de son mariage avec la princesse Dorothee.

De février 1804 à janvier 1806- Armée d'Italie.

Sa carrière militaire débute en 1804, par une affectation à l'armée d'Italie sans être passé au préalable par une école militaire. Il y restera jusqu'au 8 janvier 1806, avec toutefois une affectation en France du 17 août 1805 au 8 janvier 1806, Il est sûr cependant que son oncle, le prince de Talleyrand, qui, comme nous le savons, avait un esprit de famille particulièrement développé, s'était soucié de son affectation avec des recommandations appropriées

Suivant le dossier militaire d'Edmond, conservé aux archives de Vincennes, nous apprenons :

Entré comme sous-lieutenant au service d'Italie le 4 février 1804

Passé lieutenant aide de camp de M. le général PINO le 24 avril 1805

Passé au service de France sous la même qualité le 17 août 1805,

Le même document d'archives précise qu'il a fait toutes les campagnes de l'année 1805, notamment la campagne d'Allemagne

Au cours de l'année 1805, PINO est remplacé au ministère de la guerre Italien

par CAFFARELLI, et revient commander en France une division sous les ordres de NAPOLEON. L'armée d'Italie, sous les ordres de MASSENA, était en pleine réorganisation, et se préparait à la guerre contre l'Autriche, dont nous nous attendions à une attaque d'un moment à l'autre. MASSENA avait l'ordre de franchir l'Adige, d'investir le Tyrol et d'affronter l'archiduc CHARLES, considéré comme un des meilleurs chefs de guerre de l'armée autrichienne. Ce sont cette réorganisation et les préparatifs de l'entrée en campagne de l'armée d'Italie, que va vivre Edmond au cours de ses deux premières années de vie militaire.

Les archives consultées pour l'année 1805, nous livrent:

1) -Regno d'italia Milan le 24 avril 1805

“ Décret- brevet provisoire”

“ Nomination de “ Tenente di truppe” a Cavallo Alexandro Edmondo de Perigord Talleyrand.”

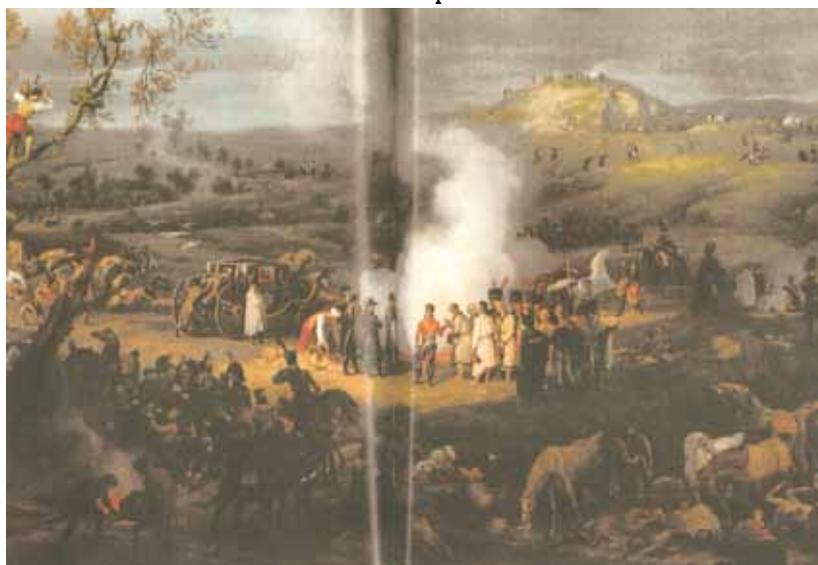
2)- Milan- Août 1805

“Il est accordé un congé de 6 mois pour se rendre à Paris à Edmond de Périgord, “lieutenant dans les troupes italiennes, et mon aide de camp. Il lui est particulièrement “ordonné de correspondre avec moi (général Pino) sur les différentes affaires de “service dont je le charge.

Signé: Le Ministre de la Guerre (Domenico Pino)

Ces six mois passés en mission “ au service de France”, mais toujours comme attaché au général Pino, nous conduisent à janvier 1806, époque où Edmond est nommé lieutenant au 5^{ème} régiment de Hussards.

Les archives consultées sont silencieuses sur la teneur de cette mission d'Edmond. Au nombre de ses campagnes, figure en archives la mention expresse: **“ A fait toutes les campagnes depuis 1805, savoir : 1805- en Allemagne....”** Nous ne trouvons pas la trace de son assistance à



la bataille d'Austerlitz le 2 décembre. L'historienne Micheline Dupuy écrit toutefois dans son ouvrage très documenté sur la duchesse de Dino : " Les deux frères (Louis et Edmond) avaient fait ensemble la campagne d'Autriche, ils s'étaient battus aussi bien à Ulm qu'à Austerlitz "Peu de temps après, le 8 janvier 1806, Edmond est affecté au 5^{ème} hussards, la fameuse " brigade infernale", sous les ordres du général LASALLE, qui, elle, s'est illustrée à Austerlitz le 2 décembre 1805, mais Edmond

pelé régiment de LAUZUN avant la révolution, fait partie du 1^{er} corps sous les ordres



du maréchal BERNADOTTE, division KELLERMANN. Il dépend de la brigade du général LASALLE, l'un des plus célèbres hussards de la Grande Armée, à partir de fin octobre 1806. Cette brigade dite "Brigade Infernale", faisant partie aussi de la réserve de cavalerie de MURAT.



1806 - Campagne de PRUSSE

Les archives de Vincennes nous révèlent que le lieutenant de Périgord a fait la campagne de Prusse au cours des années

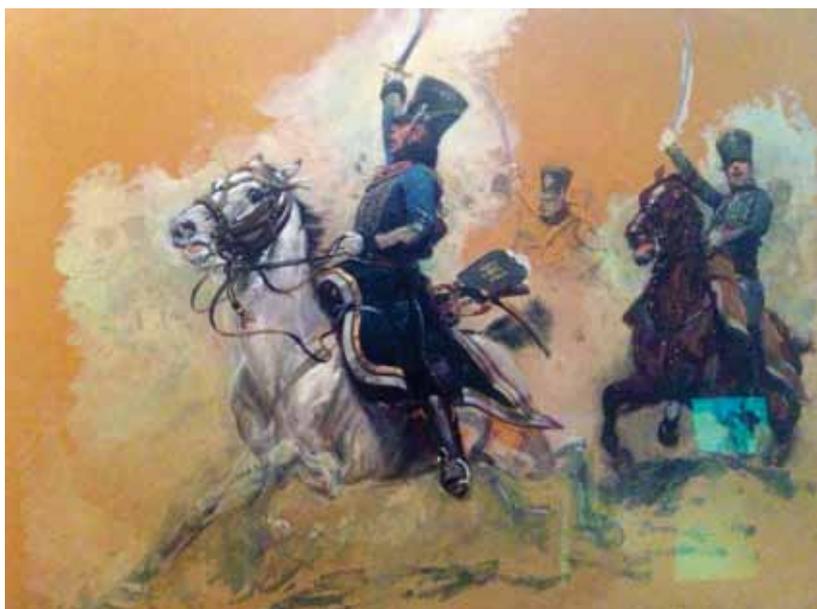
ne l'intègre qu'un mois après cette bataille. Peu de détails donc sur cette courte période, Edmond ne nous ayant pas laissé ses mémoires.

L'année 1806 sera rude pour le lieutenant de PERIGORD.

Lieutenant au 5^{ème} régiment de Hussards, 8 janvier 1806.

A la création de la " Grande Armée ", le 5^{em} hussards, ap-





1806-1807. Ceci est confirmé par les mouvements de son régiment le 5^{ème} hussards au cours de cette période.

Le 4 juin 1806, il reçoit la croix de la légion d'honneur.

En juillet 1806, le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume III, mobilise ses troupes, encouragé par la reine Louise qui considérait la France belliqueuse de Napoléon comme un danger pour l'Allemagne.

L'armée française entre

en Saxe en trois colonnes. La colonne du centre est composée des **1^{er} corps de Bernadotte** comprenant le **5^{ème} hussards**, placé en avant-garde et le **3^{ème} corps de Davout**. L'armée marche sur **Berlin**, force le passage de la **rivière Saale** et s'avance jusqu'à **Saalburg**. L'avant-garde de l'armée Prussienne est commandée par le **prince Louis-Ferdinand de Prusse**, neveu du roi Frédéric-Guillaume III,

qui sera tué par le **maréchal des logis Guindey**, du **10^{ème} hussards**, au cours du combat de **Saafeld**, le **10 octobre 1806**. Cet épisode est entré dans la légende.

Louis de Périgord, lieutenant au 10^{ème} chasseurs à cheval et frère aîné d'Edmond participait à cette bataille de **Saafeld**. Edmond lieutenant au 5^{ème} hussards était également présent.

La pauvre reine Louise de Prusse, qui suivait la bataille,



“ a été poursuivie par un escadron de hussards ”, écrira Napoléon à Joséphine. Véritablement maltraitée par Napoléon, elle en mourra d'épuisement dans les bras de son mari, Frédéric-Guillaume III, le 19 juillet 1810.



Guindey tue le prince Louis-Ferdinand de Prusse.

La marche se poursuit sur **IENA**. Le 5^{ème} hussards, **brigade LASALLE**, dite “ Brigade Infernale”, s'empare d'un convoi. **LASALLE** était un formidable entraîneur d'hommes. On lui connaît sa célèbre harangue, s'exclamant d'une voix de stentor avant l'engagement du combat, ce qui n'effrayait d'ailleurs pas ses hommes toujours admiratifs : *“ Tous les officiers qui ne sont pas morts à trente ans, sont des Jean-f... ”*. Et le général

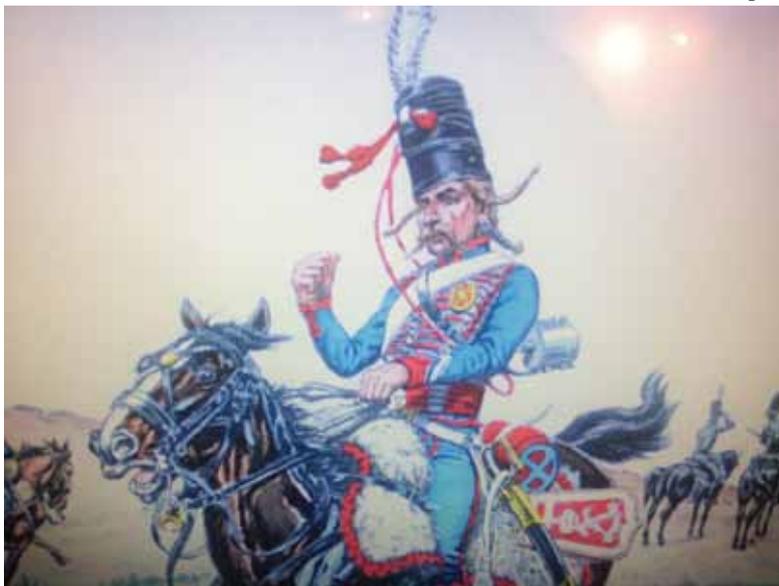


LASALLE sera lui-même tué d'une balle en plein front à la bataille de Wagram à l'âge de 34 ans.

Le 14 octobre 1806 Brunswick est deux fois

consultés nous apprennent que le 1^{er} corps de BERNADOTTE dont faisait partie le 5^{em} hussards, n'avait participé à aucune de ces deux batailles.

Bernadotte se lance après



vaincu, par le corps de Davout à AUERSTAEDT et par Napoléon le même jour à IENA. Les ouvrages

cette double victoire, et avec ses hussards, à la poursuite des Prussiens qui se replient. Le lendemain même, 15 octobre,

il s'empare avec son corps et avec le 5^{eme} hussards de 1 500 fuyards, prend **Querfurt** et se dirige sur **Halle** occupé par **Eugène de Wurtemberg**. La ville est prise le 17 octobre. Le prince de Wurtemberg perd 2 500 hommes. Edmond devait assister à cette affaire et à y prendre part.

Fin octobre 1806, le 5^{em} hussards passe dans la brigade personnelle du général LASALLE, avec Murat à la tête de cette brigade. Sa redoutable efficacité et sa rapidité d'action lui vaudront le surnom de "**brigade infernale**". Le 16 octobre, les 5^{eme} et 7^{eme} hussards réunis prennent 12 canons, 20 caissons, 150 chevaux et de nombreux bagages. Le 18 octobre, Murat écrit à l'Empereur : "*Sire, jamais dérouté ne fut semblable, le désordre et le découragement sont à leur comble, les troupes marchent sans ordre et sans aucune espèce d'organisation. Cette armée est terrorisée, la vue d'un de vos hussards fait trembler tous les fuyards, et maintenant ni cavalerie ni infanterie n'ose plus se défendre.*"

LASALLE remporte avec le 5^{eme} hussards le combat de **Zehdenick**. Edmond devait y prendre part.

Le 27 octobre, la brigade LASALLE se remet en marche. Ce même jour, Napoléon fait son entrée à Berlin.

Le 28 octobre, c'est le com-

bat de Prentzlow. Toute la cavalerie de la “brigade infernale” charge et entre dans la ville. Le 30, c’est la **prise de Stettin** par les deux régiments de hussards. A la nouvelle de cette prise, Napoléon écrit à Murat: “ *Puisque vos hussards prennent des places fortes, je n’ai plus qu’à licencier mon corps du génie et à faire fondre ma grosse artillerie.*”

Le 31 octobre, poursuite de la marche en avant de LASALLE sur Lübeck. Blücher, réfugié dans la ville, capitule le 6 novembre.

Le 21 novembre, le régiment est passé en revue par l’Empereur à Berlin.

Ce même jour, 21 novembre, Edmond est récompensé. Il est promu capitaine au régiment du 5^{ème} hussard.

Encore ce même jour, 21 novembre 1806, Talleyrand est présent à Berlin aux côtés de l’Empereur. Il vient de rédiger le projet de décret qui institue le **Blocus continental**, et qui sera promulgué ce même jour. La première réaction négative à l’adhésion au blocus vient de l’Espagne. Pendant son séjour à Berlin, Napoléon reçoit un courrier de **GODOY**, premier ministre d’Espagne, qui lui signifie le refus d’adhésion de son pays. Fureur de l’Empereur. De là provient dans son esprit la détermination d’éliminer la dynastie espagnole des Bourbons et de s’engager

dans la guerre d’Espagne.

La réserve de cavalerie de Murat comprenant les 1^{er}, 5^{ème} et 7^{ème} hussards se dirige maintenant sur la Vistule.

1807 - Campagne de POLOGNE.

Napoléon se prépare à attaquer l’armée russe de BENIGSEN qui se rassemble en Pologne.

Le 26 décembre 1806, la réserve de cavalerie de Murat affronte les Russes du prince Golitzyn. La brigade Lasalle est engagée dans les borbiers et les combats très meurtriers de **Golymin** et de **Pultusk**. Le **5^{ème} hussards charge l’ennemi** qui vient de passer le pont de la Sonna. Le hussard Georges Bangofsky raconte la bataille dans son ouvrage “ *Mes campagnes*”. **Edmond devait y assister.** Nous ne sommes qu’à neuf jours de la bataille d’**Eylau**, qui va faire de sinistres ravages.

Le 27 décembre 1806, la brigade Lasalle poursuit l’ennemi, par des chemins défoncés et les Russes abandonnent 15 canons et 80 caissons. Lasalle est promu général de division et est remplacé par Latour-Maubourg.

Après poursuite de l’ennemi jusqu’au **4 janvier 1807**, la brigade Lasalle reçoit l’ordre de cantonner sur les bords de la Vistule.

Le 11 janvier 1807, Edmond est promu chef d’escadron du 6^{ème}

hussard.

La brillante conduite du capitaine de Périgord au cours des campagnes de Prusse et de Pologne, lui vaut de passer officier supérieur, à la tête d’un des escadrons du 6^{ème} hussards.

Le **6^{ème} hussard** est placé en **1807** sous les ordres du maréchal **MARMONT**, division Lacoste, et appartient au **2^{ème} corps** de la Grande Armée. De 1806 à 1809, il fait partie de l’armée du **prince EUGENE** et servira en Italie, pays de la première affectation d’Edmond et où il fit ses classes, dans une région qu’il connaissait bien. Selon les mémoires du Général Marbot, le régiment cantonnait à Crémone en 1809.

Toutefois à cette même date du 11 janvier 1807, et selon les archives de Vincennes, Edmond devient aide de camp de **BERTHIER, ministre de la guerre et major général de l’armée.** C’est donc en cette nouvelle qualité qu’il convient de poursuivre l’évolution de sa carrière militaire.

Le chef d’escadron de PERIGORD, aide de camp de BERTHIER.

Devenu prince souverain de Neuchâtel, Berthier renouvela toute son équipe d’aides de camp. Il ne conserva de l’ancienne équipe que le colonel du génie, Louis François Lejeune, peintre et géographe de grand talent.

Les nouveaux promus devaient être de haute taille, de figure avenante et d'origine aristocratique. Sur 26 aides de camp, 22 sont issus de la noblesse d'ancien régime. Sur recommandation de Talleyrand, Edmond, qui venait de faire brillamment ses preuves au 5^{ème} hussards, fut coopté.

Ils devaient être audacieux, excellents cavaliers, braves et capables de se faire tuer au combat comme les autres. Leur rôle pendant le combat était de porter les ordres verbaux ou écrits, souvent sous la mitraille, et de rendre compte, parfois à l'empereur lui-même. Ils étaient aussi jaloués par l'armée et furent surnommés "les geais de Berthier", et également "les dadais de Berthier". Une particularité des aides de camp de Berthier, major général de l'armée, était de pouvoir être missionnés par l'empereur lui-même. Et Napoléon a toujours sélectionné ses aides de camp pour des missions de confiance.

Ce statut d'aide de camp de Berthier procure beaucoup d'avantages, notamment celui de paraître à la cour.

Par contre, ils sont beaucoup plus exposés au danger que les autres officiers. Ils sont souvent blessés au combat, tués parfois, risquant toujours leur vie au détour d'un chemin. Ils doivent faire preuve d'un courage exemplaire, et le sens du devoir et les questions d'honneur priment sur tout le reste.

Le 8 février 1807 se déroule la sanglante bataille d'EYLAU, au cours de laquelle MURAT s'illustre par des charges exceptionnelles sur les Russes.. Le 2^{ème} corps appartenant à l'armée du Prince EUGENE, comprenait le 6^{ème} hussards, avec MARMONT comme chef de corps. **Edmond, aide de camp de Berthier, devait être présent.**

Le 24 mai, Dantzig capitule.

Le **10 juin** l'empereur bat les Russes à **Heilsberg** où la division Lasalle et ses deux régiments se distinguent.

Le 14 juin, c'est la bataille de **FRIEDLAND**. Le corps de **LANNES** est en avant-garde et les hussards remplissent le rôle d'éclaireurs. Le lendemain de la bataille, toute la cavalerie est sous les ordres de **MURAT**.

Le 22 juin c'est l'armistice.

Le 7 juillet la paix est signée à TILSIT: La Russie s'engage à déclarer la guerre à l'Angleterre. La Prusse est

réduite de la moitié de son territoire. Elle perd le Hanovre, toute la région entre le Rhin et l'Elbe et sa part de Pologne, par la création du royaume de Westphalie et du grand-duché de Varsovie, confié au roi de Saxe Frédéric-Auguste. La reine Louise de Prusse en tombera malade et mourra prématurément en juillet 1810. **Dantzig devient ville libre.**

Talleyrand regagne alors Paris et donne sa démission de ministre des relations extérieures. Certains auteurs pensent que c'est Batowski, l'un des meilleurs amis de Dorothea, mère de Dorothee, et qui avait souvent rencontré Talleyrand alors qu'il faisait fonction de gouverneur de Varsovie, qui lui aurait donné l'idée d'un mariage de Dorothee avec Louis de Périgord, frère d'Edmond et encore en vie à cette époque.

Episode de la guerre d'Espagne.

La décision de Napoléon de s'engager dans la sinistre



guerre d'Espagne, remonte à la signification de son refus d'adhérer au blocus continental, juste après la promulgation du fameux décret l'instituant, rédigé à Berlin par Talleyrand en novembre 1806.

Le 27 octobre 1807, la France et l'Espagne signent à Fontainebleau un traité prévoyant le partage du Portugal en trois, après qu'une armée Franco-Espagnole aura permis d'occuper le pays. Cette armée passe la frontière portugaise le 14 novembre 1807 et arrive à Lisbonne le 27 novembre 1807.

Selon le journal du Maréchal de Castellane, Edmond est à Madrid, le jour de la fête de Murat, alors qu'il était à la fois chef d'escadron du 6^{ème} hussards et aide de camp de Berthier. Il nous précise que le 25 mars 1808, ils vont ensemble en visite chez une certaine duchesse douairière d'Ossuna, qu'ils avaient tous deux connue à Paris.

Le journal de Philippe de Ségur, Major au 6^{ème} hussards et compagnon d'armes d'Edmond, nous confirme que le régiment était présent en Espagne fin 1808 et a participé à la bataille de **Somosierra** le 30 novembre 1808.

Le général **Marcellin Marbot**, qui nous a laissé ses très intéressants mémoires sur toute cette période, confirme la présence du 6^{ème} hussards en Espagne. Comme Edmond, il

faisait lui aussi partie de l'Etat Major de Berthier.

Le peintre Louis-François Lejeune, également général et aide de camp de Berthier, assista à cette bataille de Somosierra. Il fera partie par la suite, avec Edmond, de l'ambassade qui sera mandatée auprès de l'empereur d'Autriche, pour demander la main de Marie-Louise.

Le 2 avril 1808, Napoléon et Berthier partent pour Bayonne. L'état-major général l'accompagne, sans doute avec Edmond. A cette même date, Murat quitte ses cantonnements d'Aranda et entre dans Madrid. Quand Ferdinand VII revient dans sa capitale, Murat refuse de le reconnaître, profitant de ce que Charles IV son père, veut revenir sur son abdication.

Les Madrilènes se soulèvent alors. Murat réprime l'insurrection avec une grande brutalité. C'est le fameux "**Dos de Mayo**" immortalisé par Goya, qui est le déclencheur du soulèvement général en

Espagne. Soutenue par l'Angleterre et fanatisée par ses prêtres, l'Espagne oppose une farouche résistance à la présence française. Napoléon obtient l'abdication de Charles et Ferdinand, et installe son frère Joseph sur le trône d'Espagne.

Le 22 juillet 1808, cherchant à pénétrer en Andalousie, le général Dupont est encerclé à Baylen et capitule. Joseph évacue Madrid. Napoléon accourt alors en Espagne et redresse la situation par sa victoire de Somosierra. Il rétablit son frère à Madrid. Du 27 septembre au 14 octobre 1808, ce sera l'entrevue d'Erfurt en Saxe, ce qui va ouvrir une page nouvelle dans l'histoire d'Edmond;

Le 28 Septembre 1808 a lieu l'entrevue d'ERFURT.

Edmond de Périgord et Dorothee, princesse de Courlande, font connaissance.

Les difficultés sans nombre rencontrées par l'Empereur en Espagne, où se trouvaient



engagés BERTHIER et ses aides de camp, conduisent NAPOLEON à rechercher l'alliance du Tsar. C'est au cours de cette péripétie de notre histoire que TALLEYRAND négocia auprès du tsar avec l'aide de BATOWSKI, chef de la noblesse polonaise à la diète de Varsovie, le mariage d'Edmond avec la dernière fille de la duchesse de Courlande. Nous savons comment se déroulèrent les pourparlers avec la famille de COURLANDE. En quittant Erfurt, le tsar Alexandre s'arrête à LÖBICHAU en compagnie de Caulaincourt et d'Edmond. Le lendemain, la duchesse, mère

conjoints se firent mutuellement l'aveu qu'ils n'étaient pas faits l'un pour l'autre et qu'ils ne faisaient qu'accéder aux désirs de leurs parents. Quand on les présenta, Dorothee aurait dit à Edmond : "*J'espère, monsieur, que vous serez heureux du mariage que l'on a arrangé pour nous. Mais je dois vous dire moi-même ce que vous savez déjà : c'est que je cède au désir de ma mère, sans répugnance à la vérité, mais avec la plus parfaite indifférence pour vous.*" Et Edmond de répondre : "Mon Dieu, cela me paraît tout naturel. D'ailleurs, moi aussi, je ne me marie que parce que

chesse de Dino), la duchesse de COURLANDE, mère de Dorothee, ne nous relate pas la même version des faits: "*... Dorothee est sans préventions, mais elle semble observer Edmond.*"

Edmond, qui se trouvait avec Caulaincourt à Saint-Petersbourg, arrive le **4 février 1809** à Löbichau. La duchesse Dorothea écrit dans son journal : "*Dans l'après-midi, Périgord arriva. Il m'apporta des lettres de son oncle, de l'empereur et de Troubetzkoï. Alexandre le recommande particulièrement. Oh! Si seulement Dorothee voulait bien le choisir! Je ne vois dans cette union que son bonheur. Elle l'a reçu avec amabilité, mais avec elle cela ne veut rien dire, car elle connaît la politesse commune...*"

La duchesse lut alors la lettre que lui remit Edmond: "...M.



de Dorothee, lui demanda ses impressions sur Edmond : "*... Mais maman, je ne l'ai même pas regardé.*" Dans ses souvenirs Dorothee écrit qu'Edmond lui parut totalement insignifiant. Il n'avait d'ailleurs lui-même aucune envie de se marier à cette époque particulièrement périlleuse de sa vie militaire. Les deux futurs

mon oncle le veut ; car à mon âge on aime bien mieux la vie de garçon. " La franchise de ces aveux réciproques, qui nous sont relatés par Dorothee elle-même dans ses souvenirs, étaient, dès avant le mariage, d'un lourd présage pour les difficultés à venir du couple. Selon le livre très documenté de Micheline Dupuy (La du-



de Périgord a augmenté pendant son séjour ici l'estime

que je lui portais déjà ! C'est un jeune homme charmant, rempli d'excellentes qualités et bien fait pour faire le bonheur d'une femme; Je désire beaucoup que Votre Altesse et la jeune princesse le jugiez de même et que cette union tant désirée puisse réussir..."

Et la duchesse écrit le lendemain: "...Edmond gagne beaucoup quand on apprend à le connaître. Il est vraiment sans prétentions. Il fallait que je parle avec Dorothée, je lui montrai les lettres, je lui représentai tous les avantages, mais je lui laissai le choix. Elle ne s'attendait peut-être pas à cette attitude affectueuse et elle semblait reconnaissante et enchantée quand je lui dit que j'en parlerai aussi à Hoffmann. Je le fis et je la trouvai reconnaissante pour cette confiance et disposée à soutenir mes désirs. Le soir nous fîmes de la musique et nous parlâmes."

Le 6 février 1809, bal chez la duchesse, le jour de la Sainte-Dorothée: "Dorothée fut très belle, très charmante et elle dansa la gavotte comme un ange. Edmond s'anima et le bal les rapprocha. Ils dansèrent souvent et avec plaisir ensemble. Le bal dura jusqu'à 3 heures. Dorothée exprima souvent son désir de le voir se prolonger. Edmond la regardait souvent avec intérêt, mais en même temps aussi avec beaucoup de modestie. Dorothée commença à le louer, seulement, elle n'avoue pas à elle-même ou aux autres l'im-

pression qu'elle a reçue."

Et la duchesse d'ajouter le lendemain: "... Nous fîmes de la musique et des musiciens qui arrivaient de Bohême nous incitèrent à danser entre nous. Dorothée fit toutes les danses avec Edmond. Elle ne voulait danser qu'avec lui et tous les deux semblaient heureux, mais ils ne l'exprimèrent pas ouvertement."

Le mercredi 8 février, la duchesse écrit triomphalement: "Aujourd'hui Dorothée vint me voir pour me dire qu'elle est disposée à épouser Périgord et qu'elle souhaite seulement à le voir un peu plus. Il doit partir maintenant mais il reviendra en avril. Un grand pas en avant est déjà fait. Nous passâmes toute la journée en famille... Et le soir on joua au boston alors que le pauvre Edmond, qui nous regardait jouer, s'ennuyait sûrement."

Le lendemain 9 février, la duchesse laisse éclater sa joie: "Aujourd'hui, un des jours les plus importants de ma vie. Dorothée et Hoffmann sont venus me dire qu'elle est tout à fait décidée à se déterminer tout de suite en faveur d'Edmond. Je lui donnai ma bénédiction avec d'autant plus de plaisir que j'avais tant souhaité cette union. Elle réunit tout ce que l'on peut demander pour le bonheur de la vie, un bonheur probable. Edmond est beau, gentil, plein de modestie, sensé et il préfère le bonheur conjugal à toute autre chose. Son existence est

brillante, sa famille excellente et sa patrie la plus belle et la plus puissante de notre terre...L'après-midi, Edmond lui-même vint me parler, il se recommanda à ma clémence et me remercia. Je lui donnai l'autorisation de parler avec Dorothée et l'intérêt l'un pour l'autre de ces jeunes gens augmenta."

Les deux versions de ces premières entrevues, celle de Dorothée et celle de sa mère sont donc radicalement différentes, et nous inclinons à donner la primeur à celle de la duchesse. A l'époque où Dorothée rédige ses souvenirs, le ménage était détruit depuis longtemps.

Le 15 avril 1809, le contrat de mariage est établi et signé au château de LÖBICHAU, duché de SAXE-ALTENBOURG, château aujourd'hui détruit et appartenant à la duchesse de Courlande.

Le mariage d'Edmond et de Dorothée.

La pièce numéro 9 du dossier d'Edmond à Vincennes nous apprend:

"Rapport à sa majesté l'Empereur et Roi, du ministre de la guerre."

"Ministère de la guerre. Bureau de l'Etat civil et Militaire. (mention en marge:" l'Empereur y consent" (décision verbale du 23 mars 1809)

"M. de Périgord, Archambaud, frère de Monsieur le prince de Bénévent,

se propose de marier son fils Edmond, chef d'escadron au 6^{ème} régiment de hussards, avec la fille de la Princesse douairière de Courlande et de Sémigalle.

“Je n’ai pas cru devoir accorder la permission nécessaire pour conclure ce mariage avant d’y avoir été autorisé par Sa Majesté. Je la prie de vouloir bien me faire connaître ses intentions à ce sujet.

Signé :

**le Ministre de la guerre
Comte d'Hunebourg**

“ Nom de la mère: Anne Charlotte Dorothée, Duchesse douairière de Courlande et de Semigalle, née Comtesse de Medem

“ Nom de la fille : Dorothée Princesse de Courlande, fille de feu Pierre de Biron, Duc de Courlande et de Semigalle.

“ Permission demandée, accordée par décret du 16 juin 1809”

Le 22 avril 1809, le mariage religieux d'Edmond, âgé de 21 ans, est célébré à Francfort-Sur-Le-Main, donc avant la publication du décret, par Mgr de Dalberg, prince-primat de la confédération du Rhin et grand-duc de Francfort, avec la princesse Dorothée de Courlande, née à FRIEDRICHSFELDE près de Berlin, le 21 Avril 1793, qui devient donc la comtesse Edmond de

PERIGORD.

Ce même jour 22 avril 1809, Napoléon gagne contre le prince Charles d'Autriche la bataille **d'ECKMÜHL**, où se distingua DAVOUT, ce qui lui valut le titre de prince d'Eckmühl. Les futurs généraux, Boniface de Castellane, à l'époque aide de camp de Napoléon, et Marcellin MARBOT, aide de camp de LANNES, tous deux de retour d'Espagne, nous en laissèrent une description détaillée dans leurs Mémoires. EDMOND, chef d'escadron au 6^{ème} hussards et aide de camp de BERTHIER aurait dû normalement assister à cette bataille.

2. Après son mariage avec la princesse Dorothée

La vie militaire du chef d'escadron Edmond de Périgord va se poursuivre après son mariage dans des conditions beaucoup plus confortables pour lui, sans pour autant éliminer le danger, qu'il va continuer à affronter avec le plus grand courage.

Quatre jours après son mariage, en guise de voyage de noces, Edmond rejoint son corps pour poursuivre le combat à **ESSLING** et à **WAGRAM** au cours de la deuxième campagne d'Autriche.

1809 – Deuxième campagne d'Autriche

L'Autriche apprenant nos difficultés en Espagne, après le désastre de Baylen et la capi-

tulation de Dupont, et sentant le moment venu de nous battre, envahit la Bavière, qui était notre alliée, le 10 avril 1809, sans nous déclarer la guerre. L'archiduc Charles, l'un des meilleurs chefs autrichiens, commande les armées adverses. Ceci revient à une déclaration de guerre. C'est également le moment où va se dérouler l'épisode du résistant tyrolien Andreas Hofer qui va appeler à la révolte contre l'occupant bavarois. Nous avons vu que la riposte de l'Empereur est comme toujours fulgurante. Le 17 avril, il envahit l'Allemagne, et, le jour même du mariage d'Edmond, le 22 avril, il remporte la victoire **d'Eckmühl** sur le Danube.

Le 23 avril, c'est **Ratisbonne** qui tombe; l'Empereur est blessé à la cheville du pied droit, et soigné sur le champ par le docteur Larrey. A peine pansé, l'Empereur remonte à cheval et parcourt toutes ses lignes sur le front, sous les acclamations de ses hommes.

Le 24 avril, la poursuite de l'armée autrichienne commence. **Le 13 mai**, l'Empereur pénètre pour la seconde fois dans Vienne.

Le 23 Mai 1809, à peine marié, Edmond assiste à la terrible bataille **d'ESSLING**, nouvelle hécatombe humaine des guerres de l'Empire. Il est toujours chef d'escadron du 6^{ème} hussards, et fait fonction d'aide de camp du maréchal Berthier.



Le futur général Marbot, aide de camp du maréchal Lannes et camarade d'Edmond, nous relate cet épisode dans ses mémoires relatifs à l'année 1809 : *“ J'étais parti d'OBLASS avec M. le chef d'escadron de TALLEYRAND-PERIGORD, qui, après avoir porté un ordre au maréchal MASSENA, retournait à l'état-major impérial dont il faisait partie. Cet officier avait déjà parcouru ce trajet, et il s'offrit pour me guider. Il marchait devant moi sur le petit sentier qui longe la rive droite de la TAYA, lorsque la canonnade ennemie redoublant d'intensité, nous accélérâmes la rapidité de notre course. Tout à coup, un maudit soldat du train, dont le cheval était chargé de poulets et de canards, produit de sa maraude, sort d'entre les saules qui bordent la rivière, et, se plaçant sur le sentier à quelques pas de M. de TALLEYRAND, se lance à toute bride ; mais un boulet ayant*

tué son cheval, celui de M. de TALLEYRAND, qui le suivait de près, heurte le cadavre de cet animal et s'abat complètement !...En voyant tomber mon compagnon, je mets pied à terre pour l'aider à se relever. La chose était difficile, car l'un de ses pieds était engagé dans l'étrier sous le ventre du cheval.....après des efforts inouïs, j'eus le bonheur de relever le cheval et de replacer M. de TALLEYRAND en selle. Puis nous reprîmes notre course ”.

Les généraux Lacour, Gautier et Lasalle, ainsi que sept colonels, furent tués à cette bataille. La mort du général Lasalle fut une immense perte pour l'armée des hussards et très regrettée par l'empereur. Comme Edmond qui avait été sous ses ordres, il avait la passion du jeu. Comme Edmond également, il était excellent cavalier et d'une grande bravoure, poussée parfois jusqu'à la témérité. A la veille de se

marier, l'empereur lui demande : *“ A quand la noce? – Elle aura lieu, sire, quand j'aurai de quoi acheter la corbeille et les meubles.- Comment ! mais je t'ai donné deux cent mille francs la semaine dernière...qu'en as-tu fait?- J'en ai employé la moitié à payer mes dettes, et j'ai perdu le reste au jeu!...”* Un pareil aveu aurait brisé la carrière de tout autre général; il fit sourire l'Empereur, qui, se bornant à tirer assez fortement la moustache de Lasalle, ordonna au maréchal Duroc de lui donner encore deux cent mille francs.”

Tel était l'un des principaux chefs d'Edmond, qu'il admirait particulièrement. Et il a bien été dans son sillage quant à la passion du jeu, et Napoléon n'a pas eu la même clémence pour lui. Mais il y avait l'oncle ! Marbot reconnaît à quel point l'exemple d'un tel chef pouvait avoir de pernicieux pour la cavalerie légère. La tradition de suivre l'exemple de ce chef s'est longtemps perpétuée chez les hussards.

Le 6 juillet 1809, c'est la bataille de WAGRAM.

Edmond était présent. Marbot écrit dans ses mémoires : *“ D'après les instructions de l'Empereur Napoléon, l'armée française commença son attaque le 5 juillet à 9h du soir. Un orage épouvantable éclatait en ce moment; la nuit était des plus obscures, la pluie tombait à torrent, et le bruit du tonnerre se mêlait à celui*



de notre artillerie, qui, garantie des boulets ennemis par un épaulement, dirigeait tous ses feux sur Essling et Aspern, afin de confirmer le prince Charles dans la pensée que nous allions déboucher sur ce point; aussi ce fut là qu'il porta toute son attention, sans s'inquiéter aucunement d'Enzerdorf, sur lequel nos principales forces se dirigeaient..."

" A la plus horrible des nuits avait succédé la plus belle journée. L'armée française, en grande tenue de parade, s'avance majestueusement dans l'ordre le plus parfait, précédée par une immense

artillerie qui écrase tout ce que l'ennemi tente de lui opposer...le général autrichien Nordmann périt dans le combat. Cet officier était alsacien; ancien colonel des housards de Bercheny, il avait passé à l'ennemi en 1793, avec une partie de son régiment, en même temps que Dumouriez, et s'était mis au service de l'Autriche..."

"...en vain, le prince Charles forme ses troupes en plusieurs carrés; ils sont enfoncés, perdent leurs canons et un grand nombre d'hommes... Nos troupes étaient exténuées..."

Dernière grande victoire de Napoléon, Wagram marque le sommet de sa gloire. En s'arrêtant là, il aurait été le maître de l'Europe. Malheureusement ce ne fut pas le cas et les années qui suivirent allaient être celles de son déclin, ce qu'avait prévu Talleyrand.

Le 12 juillet l'armistice est prononcé, le 15 août Berthier est fait prince de Wagram et le 14 octobre, la paix est signée à Vienne entre la France et l'Autriche.

Le 15 décembre 1809, le divorce de Napoléon et de Joséphine est prononcé, et, au début de février 1810, Napoléon demande la main de l'archiduchesse Marie-Louise. A peine rentré à Paris, Edmond repart à Vienne avec le maréchal Berthier, chargé avec quatre aides de camp, de représenter Napoléon auprès de l'empereur François II, et de ramener l'archiduchesse Marie-Louise en France. A Vienne, ce ne furent que fêtes, bals, banquets.

Le mariage fut célébré à Vienne le 11 mars 1810. Le cortège arriva à Compiègne le 27 mars et le second mariage fut célébré par le cardinal Fesch à Paris le 31 mars. Le comte et la comtesse Edmond de Périgord assistaient à la cérémonie. D'avril à juin 1810, ce fut le voyage du nouveau couple impérial dans le nord de la France et en Belgique. Berthier en fit partie et sans doute Edmond également.

Tout au long des années 1810 et 1811, on peut estimer que le ménage Edmond-Dorothee était un couple heureux. Ils habitaient alors dans une belle maison rue Grange-Batelière qu'ils avaient achetée au début de leur mariage, et étaient invités à toutes les fêtes et soirées à la mode. Ils résidaient aussi souvent au château de Rosny qui appartenait à Edmond. Le 21 août, Dorothee annonce à son mari qu'elle attend son premier enfant.

En 1811, au cours d'un dîner à Saint-Cloud, l'empereur, pour blesser Talleyrand, adressera à Dorothee des paroles désobligeantes sur des supposées dépenses somptuaires qu'il reprochait à Edmond : *“ Ces pauvres Périgord me sont, comme vous le savez, depuis longtemps indifférents. ”* Dorothee répondit en rougissant et les larmes aux yeux : *“ Sire, mon mari et mon oncle ont toujours servi votre majesté avec zèle, et il ne tient qu'à elle de continuer à les utiliser. En tout cas, leurs services passés mériteraient au moins que votre majesté ne se moqua pas d'eux. ”*

Ce calme apparent ne devait pas durer. Le 1^{er} janvier 1812, se prépare la campagne de Russie.

A Paris, le 12 Mars 1811, Dorothee met au monde son premier enfant, Napoléon-Louis, dont l'empereur et l'impératrice furent parrain et marraine. Huit jours plus tard, naissait le roi de Rome. Fin

1811, le ménage est à Rosny et Dorothee attend son deuxième enfant, prévu pour le mois d'avril 1812.

10 Avril 1812-Naissance du 2^{ème} enfant de Dorothee, une fille, Dorothee, qui mourra en bas âge.

Campagne de Russie. Désastreuse année 1812.

La relation de cette campagne nous est faite par le colonel Lucien Combe, aide de camp d'Edmond, qui nous a laissé de précieux mémoires

17 Janvier 1812 - Edmond vient d'être nommé colonel à 25 ans. Malgré le parrainage quasi certain de son oncle, ce rapide avancement, qui n'était pas rare à cette époque, témoigne des qualités militaires et de la valeur certaine du titulaire.

Les mémoires laissés par son aide de camp, le colonel Julien Combe, nous renseignent dans le détail sur le très héroïque comportement d'Edmond au cours de cette désastreuse campagne. Combe était lui aussi présent aux journées d'Essling et de Wagram, mais ce n'est qu'en arrivant au 8^{ème} chasseurs à cheval, nouvellement commandé par Edmond, qu'il devint son aide de camp.

En Février 1812, le régiment était cantonné à Trente, en Tyrol. Edmond était encore jeune marié d'à peine deux ans et la longue séparation d'avec Dorothee qui s'annonçait alors ne pouvait

que défavoriser une harmonieuse union. De son côté, Dorothee, largement parrainée par son oncle, était immergée dans une étourdissante vie de cour, en sa qualité de dame du palais de l'impératrice, ce qui ne pouvait contribuer à rapprocher les époux.

Julien Combe fut enchanté de son nouveau colonel, ainsi qu'en témoigne l'appréciation qu'il écrit : *“ Nous fumés tous flattés de voir à notre tête un jeune homme d'aussi grande espérance, dont le crédit ne pouvait manquer d'être utile à l'avancement des officiers placés sous ses ordres ; mais notre attachement pour lui devint bientôt personnel, à mesure que nous pûmes apprécier les qualités éminentes qui le distinguaient. Charmés d'abord de ses bonnes manières, de sa générosité, du soin qu'il mettait à nous dédommager d'une longue route par étapes, en donnant dans toutes les villes où nous faisons séjour, des bals et des fêtes, nous dûmes joindre à notre dévouement les sentiments de la plus haute estime lorsque nous pûmes apprécier son courage et le sang-froid qu'il conservait sur le champ de bataille. ”*

En quittant Trente, longue marche dans la montagne en direction de la Bavière, par un froid intense, faisant la majeure partie des étapes à pied. Après la traversée de cette région, des royaumes

de Prusse et de Saxe, cantonnement du régiment pendant six semaines avant d'entrer en Pologne où doivent commencer les opérations.

Mars-Avril 1812.

Entrée en Pologne du 3^{ème} corps de cavalerie auquel appartenait le 8^{ème} chasseurs commandé par Edmond. Les mouvements sont accablants en raison des privations qui commençaient à se faire sentir. Le 3^{ème} corps sous les ordres du général Grouchy, franchit le Niémen et fit de longues marches de nuit. La privation de sommeil, la faim entraînée par la disette, toutes ces épuisantes épreuves furent courageusement partagées par Edmond avec ses hommes. Succesivement, passages à Vilna, Grodno, Minsk et arrivée sur la rive gauche de la Berezina, près de Moghilev. Les armées ennemies se trouvaient sur la rive droite, juste en face.

Août 1812- Combat de MOGHILEV.

Sur ordre de l'empereur, combat aux sabres pour faire obstacle à la jonction du corps de Bagration avec le principal de l'armée russe. Bagration est mis en fuite.

Prise de SMOLENSK.

Edmond et son régiment firent la traversée du fleuve Borystène à la nage, à côté de leurs chevaux. Vision d'horreur de la ville brûlée et



des corps calcinés. Le 4 septembre 1812, c'est la bataille.

Bataille de la MOSKOVA (Borodino).

Le 6 septembre, l'armée russe se concentre dans la plaine de MOJAÏSK, réputée imprenable. C'est l'empereur qui désigne en personne l'emplacement des combats. Le soleil à peine levé, un aide de camp du général Grouchy apporta au colonel de Périgord une proclamation de l'Empereur, pour être lue sur le front du régiment : "Voici le soleil d'Austerlitz ! Soldats, vous direz avec orgueil au sein du foyer domestique : Je faisais partie de cette grande armée qui combattit sous les murs de Moscou". Cette lecture faite, le 3^{ème} corps fut placé à gauche de la ligne de bataille, par un soleil radieux. L'objectif du régiment d'Edmond est de protéger un ensemble de 25 pièces d'artillerie et de surveiller la route de Moscou et le village de Borodino. La bataille s'engagea sur toute cette route

et le régiment d'Edmond dut attendre pendant six heures, le sable à l'épaule, sous une volée de boulets ininterrompue. Edmond, pendant toute cette journée, a participé sans désespérer au combat, et son régiment, le 8^{ème} chasseur, fut presque entièrement décimé.

Dans la soirée, sous le coup de 11 heures, ordre de charger les cuirassiers russes sur la route au-dessus de Borodino. Le 6^{ème} hussards chargea en tête et **le 8^{ème} chasseurs**, commandé par Edmond, venant en seconde ligne, fondit sur les cuirassiers et les défit complètement. Le 8^{ème} chasseurs prit à son tour la tête de la colonne et acheva leur défaite.

L'armée d'Italie commandée par le **prince Eugène** se concentra ensuite et se dirigea sur **Moscou**. Les avant-gardes, dont le 8^{ème} chasseurs faisait partie, furent placées sous les ordres du roi de Naples, **Murat**.

Dans son épique récit, **Combe** souligne la disette, la faim et la soif des hommes de toutes conditions, les bivouacs dans le froid extrême, le harcèlement de fatigue après les combats si meurtriers. Et il écrit : “ *Notre colonel (Edmond), si habitué à toutes les réjouissances du luxe, nous donnait l'exemple de la résignation comme du courage. La disette était si affreuse que l'on restait souvent une semaine, sans autre nourriture que du cheval grillé.* ”

14 Septembre 1812- Entrée à Moscou.

La ville, gouvernée par le fameux **Rostopchine**, était déserte, les prisons ouvertes et le feu allumé dans les principales maisons de la ville. L'incendie de la ville a été déclenché sur ordre de **l'empereur Alexandre** et par pur patriotisme. **ROSTOPCHINE** a même été jusqu'à incendier son propre château, à proximité de Moscou. Une inscription fut tracée de sa main pour nous le déclarer.

Journée fatale du 18 octobre 1812.

Cette journée fut la première de cette désastreuse retraite, par moins 20 degrés et moins encore. Elle détruisit toutes les illusions entretenues sur cette campagne. Le 8^{ème} chasseur fut alors l'objet d'une violente attaque des cosaques, suivie par le feu de 4 pièces de batterie soigneusement dis-

simulées. Les hommes et les chevaux tombaient autour d'Edmond et de son aide de camp et c'est un miracle que tous deux échappèrent au carnage de cette sanglante journée. Le 4^{ème} corps, toujours sous les ordres du prince Eugène, contourna ensuite Moscou sans y entrer, franchit à gué la rivière OKA, une branche de la MOSKOVA, et alla combattre encore sur les hauteurs de MALOJAROS-LAVETS, avant de prendre la route de SMOLENSK au travers de villages et de hameaux en feu. Ils passèrent la rivière sous les ordres du prince EUGENE, qui fit des prodiges de valeur, avec l'ensemble du 4^{ème} corps.

Trait de bravoure du colonel de Périgord :

Le Colonel **Julien Combe**, à l'époque aide de camp d'Edmond, raconte :

“ Le colonel de Périgord ayant demandé un cheval frais, venait de s'enlever sur l'étrier

pour se mettre en selle, en passant la jambe droite sur la croupe, lorsqu'un boulet ricochant entre les quatre jambes de l'animal, lui fit faire un tel bond en avant, que le colonel, quoique fort bon cavalier, eut beaucoup de peine à se placer à cheval. Si son pied eut quitté terre une seconde plus tard, il avait la jambe emportée.

“ Je m'approchai de lui, vivement inquiet : il était sain et sauf, aussi calme, aussi plein de sang-froid et de douceur qu'à son ordinaire. Il me remercia avec un serrement de main et me dit : Mon brave Combe, nous ne sommes pas au bout de nos peines, et notre patrie est bien loin.... ”

16 octobre 1812 - Début de la retraite.

“ On espérait de LAURISTON, mandaté auprès de l'empereur ALEXANDRE, une suspension d'armes et des propositions de paix. Peine perdue, nous fûmes comme il fallait s'y attendre vertement



éconduits.”

Après des péripéties sans nombre et les horreurs vécues au cours de cette retraite, Edmond et Julien Combe, toujours inséparables, parviennent à s'isoler de l'armée en déroute et à prendre le large à travers marais, bois et forêts. Marchant au hasard et à pied, ils parviennent sur les bords de la Bérézina et sont témoins des massacres et de l'horreur de cette journée. La brillante conduite de NEY sauva une partie de l'arrière garde et du 8^{ème} chasseur il ne restait que des débris.

Campagne de SAXE - 1813.

L'Europe sait maintenant, qu'après la campagne de Russie, l'Empire français est vulnérable. L'empereur Alexandre veut abattre Napoléon et reconquérir la Pologne. En janvier 1813, Murat rassemble d'abord les débris de la Grande Armée sur la Vistule et quitte ensuite l'armée pour retrouver son royaume de Naples. Il laisse le commandement au prince Eugène, au grand scandale de Berthier qui écrit à Napoléon: *“Le Roi de Naples est l'homme le plus incapable de commander en chef.”* Cette brutale abdication de commandement le suivra jusqu'à la fin de ses jours. Elle lui sera reprochée par le prince Eugène qui va le remplacer : *“ je trouve la conduite du Roi fort extravagante.”* et par Napoléon: *“ Vous êtes un bon soldat sur le champ de bataille; mais, hors de là, vous*

n'avez ni vigueur, ni caractère.”

NAPOLEON considérait que la défaite de Russie n'était qu'un simple accident de parcours. Il voulut coûte que coûte poursuivre le combat et estima qu'il serait plus facile de battre les Prussiens et les Russes réunis ensemble. Il les battit à **LÜTZEN le 2 mai 1813**. Le jour précédant la bataille, Napoléon passe en revue le 10^{ème} hussards et distribue vingt cinq croix de la légion d'honneur. Le lendemain de la bataille, qui fit 18 000 hommes tués ou blessés parmi les français, dont le maréchal BESSIERES, on ne retrouva que cinq de ces légionnaires. Les vingt autres étaient parmi les cadavres. La cavalerie n'est pas parvenue à poursuivre l'ennemi et à l'anéantir. Il faudra donc une deuxième bataille.

Le 22 mai 1813, ce sera à nouveau la victoire à BAUTZEN, à 50 km de Dresde, qui fit encore 15 000 français hors de combat, dont le maréchal DUROC, blessé mortellement ce même jour. Le manque de cavalerie française disponible empêcha de poursuivre l'ennemi. L'armistice est signé le **4 juin à Pleswitz**, et est rompu ensuite le 15 août. EDMOND assista à ces deux batailles.

Les 26 et 27 août, Napoléon remporte la belle victoire de **DRESDE** sur les Autrichiens. Ce sont surtout les cuirassiers et les dragons qui chargent,

plus que les hussards. Le 8^{ème} chasseurs d'Edmond est présent à cette affaire.

Les prussiens, épuisés par la guerre, tout comme les nôtres, proposèrent une paix honorable, et même avantageuse pour nous. On nous offrit la BELGIQUE et les limites du RHIN. Napoléon commit l'erreur de refuser, et nous allâmes alors de catastrophes en catastrophes.

Après l'armistice, EDMOND partit en cantonnement à DRESDE. Il partagea alors les loisirs et les divertissements de la cour de SAXE, notre alliée, ce qui lui valut, de la part de bien des auteurs, des critiques injustes et outrancières : l'offrande d'un bouquet de fleurs à Mlle MARS ou à Mlle GEORGE ne méritait pas de pareils excès de jugement.

Septembre 1813- Combat de MILBERG sur l'EBRE. Ce fut une déroute complète, à cause en grande partie de l'inexpérience des jeunes recrues.

Au cours de cette bataille, le Colonel de PERIGORD, renversé de son cheval, est fait prisonnier et est dirigé sur Berlin, encadré par une escorte de cosaques. Edmond, pourtant, disposait à Berlin, du palais des Courlande, mais eut l'interdiction de s'y abriter et dut loger dans une écurie, couchant dans la paille.

Le 16 octobre 1813, c'est la défaite de Leipzig. Le combat dura quatre jours,

et cette fois ci, c'est plus de 60 000 français qui sont mis hors de combat. Mais Edmond, prisonnier des prussiens, n'assiste pas à la bataille. Pour nous autres, les français, il n'y a plus qu'à résister à l'invasion. Tout va aller très vite ensuite. Le 1^{er} janvier 1814, Blücher franchit le Rhin et les Alliés avancent sur Paris. Ce sera la Campagne de France, mais Edmond ne pourra y prendre part, d'autres péripéties l'attendent.

15 Décembre 1813-Naissance à Berlin du 2^{ème} fils de d'Edmond, **Alexandre**.

Avec l'appui de **BERNADOTTE**, roi de Suède, qu'il connaissait bien, Edmond parvint à retrouver une vie normale à Berlin, pendant un intermède de trois mois. Il partit ensuite, toujours avec son aide de camp Combe, pour **LÜBECK**, où se trouvait **BERNADOTTE**. Grâce à lui, ils obtinrent tous deux de revenir en France, en qualité de **prisonniers libérés sur parole**. Nous sommes alors en **Janvier 1814**.

1814-Pendant la campagne de France: Edmond, otage des alliés.

Grâce également aux passeports délivrés par l'intermédiaire de **BERNADOTTE**, **EDMOND** et son aide de camp purent gagner **REIMS**, où se trouvaient les avant-postes du corps d'armée russe. Ils s'installèrent à l'hôtel de la poste, face à la cathédrale.

Ils reçurent alors l'ordre de se retirer à **LAON** et y furent conduits sous escorte.

Séjour à LAON

Cet épisode épique de la saga d'**EDMOND** retient l'attention des mémorialistes d'histoire locale du département de l'**AISNE**. Il s'agit d'une fuite, avec recours à des déguisements, un peu à la manière de **NAPOLEON III** s'échappant du fort de **HAM**. Après avoir erré dans la ville, nos deux otages en fuite firent une demande d'asile dans une maison de bonne apparence. Ils reçurent l'hospitalité d'un certain **BEFFROI**, citoyen de **LAON** et ancien notaire. **PERIGORD** ne lui cacha ni son nom ni son grade. Nos fugitifs reçurent à **LAON** protection de cette bienveillante personne. La maison fut barricadée et ils se réfugièrent durant quinze jours dans le grenier où, à la manière de **DIOGENE**, deux grands tonneaux furent préparés pour les abriter en cas de nécessité. Ils furent aménagés à double fond, pour recevoir leurs otages et être recouverts, dans leur partie supérieure, de sacs vides et d'objets divers. Puis, ce fut l'attaque de **LAON**, qui dura toute la matinée. Le feu s'éloigna ensuite dans la direction de **SOISSONS**. Le corps d'armée français se retirait ensuite sans être poursuivi. Silence profond, troublé par les bruits de caissons transportant les blessés. Cette attente pleine d'effroi, toujours sur le qui-vive, dura

quinze jours.

14 février 1814- L'évasion.

Nos deux héros décidèrent alors de s'évader en empruntant les sentiers des bois de **PREMONTRE** proche de **Laon**. Ce fut alors une fuite épique au travers des armées des coalisés qui infestaient la région. Après des péripéties sans nombre et au péril de leur vie, ils parvinrent à **SOISSONS**, investi par un corps de cavalerie français, sous les ordres du chef d'escadron **PARISOT**, qu'**EDMOND** avait connu en Espagne. C'était la délivrance de cette incroyable chevauchée qui se termina par le retour à Paris, à francs étrières. **Dorothee** n'était pas là pour les accueillir, s'étant retirée avec sa mère au château de **Rosny**.

Première Restauration-Entrée de Louis XVIII à Paris

Le 29 mars 1814, départ de l'impératrice pour Blois. Les troupes françaises évacuent Paris qui est occupé par les alliés. La retraite est une débâcle, Talleyrand est président du gouvernement provisoire et même souverain par intérim. Les militaires sont tenus d'abandonner la cocarde tricolore pour la cocarde blanche et se soumettent avec difficulté.

Le 14 avril 1814, Napoléon abdique et part pour l'île d'Elbe. Le journal du Maréchal de Castellane nous raconte : "**Le 26 avril 1814,**

bal chez la duchesse de Courlande; l'empereur de Russie, l'empereur d'Autriche, le grand-duc Constantin, y étaient.”

Le 26 avril 1814, le colonel de Périgord est nommé maréchal de camp (général) et prend avec lui son ami Combe comme aide de camp.

Le 2 mai 1814, Louis XVIII fait une déclaration datée de Saint-Ouen sur la Constitution.

Le lendemain il fait son entrée à Paris, passe les troupes en revue aux Tuileries et distribue des rubans blancs aux soldats : la décoration du Lys. Il va ensuite à l'Opéra, au Théâtre-Français sous les acclamations. Le colonel Combe nous raconte: *“Cette année 1814 fut une des plus heureuses de ma vie; aussi passa-t-elle comme un éclair. Mon général, toujours plutôt un ami qu'un chef, m'avait offert un logement dans son hôtel de la rue Grange-Batelière... Mon couvert était mis chez mon père comme chez mon général, que j'accompagnais à sa belle terre de Rosny où se réunissait la meilleure compagnie.*

Le 29 juillet 1814, Edmond est promu commandeur de la légion d'honneur.

8 septembre 1815, commandement de la 2^{ème} brigade de la 1^{ère} division de cavalerie de la garde royale.

Le retour de Napoléon, le 1^{er} mars 1815, provoqua un

grand désarroi pour Edmond qui avait rallié Louis XVIII.

La brigade du **général de Périgord** fait partie de la **division Kellermann**, envoyée à **Essonne sur la route de Fontainebleau**, pour stopper l'arrivée prévisible de Napoléon. Nuit blanche passée à Essonne l'arme aux pieds. A l'arrivée de l'Empereur, la presque totalité de la troupe présente sur le site tourna casaque pour se rallier à lui. **Le général de Périgord** regagna aussitôt Paris pour attendre la suite. Influencé sans doute par les conseils de son oncle, le **Prince de Talleyrand, Edmond refusa de reprendre du service dans l'armée impériale**, contrairement à son aide de camp Combe, qui nous relate dans ses “Mémoires” leur cas de conscience respectif. **Combe** offre ses services à **Soult**, ministre de la guerre, est promu chef d'escadron et prend part à la campagne de 1815. **Edmond** n'a pas abandonné pour autant son ancien aide de camp et devait même le protéger en favorisant sa fuite en Belgique, lorsqu'il fut mis en état d'arrestation. Combe retrouva à Bruxelles de nombreux amis réfugiés politiques, dont **l'abbé Sieyès** qui avait fait le coup d'état de brumaire avec **Talleyrand**, et son neveu **Quinette**, parents très proches de son **frère Combe-Sieyès**.

Edmond va faire tous ses efforts pour récupérer son

aide de camp, en lui faisant des offres de service très prometteuses, et en lui faisant même une offre avantageuse de faire avec lui la campagne d'Espagne de 1823. Vainement, il s'y refusa: *“Je poussai la persistance dans mes opinions politiques au point de refuser l'offre si avantageuse qui me fut faite avec insistance et à plusieurs reprises par mon ancien et bon général, le duc de Dino-Périgord, qui commandait à cette époque une division, et faire avec lui la campagne d'Espagne, en 1823, avec mon grade de chef d'escadron, et la promesse positive d'en revenir lieutenant-colonel.”*

L'armée arbora alors sous la contrainte la cocarde blanche, avant que d'être en majeure partie licenciée à la seconde Restauration.

1817. L'insouciance financière d'Edmond et sa passion du jeu vont malheureusement faire des ravages. Mais c'est surtout sa passion du jeu, qui était d'ailleurs celle de toute la famille Talleyrand, qui devait lui être fatale. Il faut reconnaître qu'il n'a jamais pu se plier vraiment aux contraintes d'une vie conjugale propre à sa condition de chef de famille, aîné des neveux et héritier du Prince de Talleyrand, et de surcroît époux de l'une des femmes les plus en vue de son temps.

Aussi fallut-il prendre des mesures de sauvegarde par une mise en tutelle de sa fortune.

Le 2 décembre 1817, Edmond devient duc de Dino.

C'est le roi des Deux-Siciles, Ferdinand 1^{er}, qui créa en faveur du prince de Talleyrand, le titre de duc de Dino, minuscule île de 1200 m sur 500m, située en Calabre, par un décret du 2 décembre 1817, avec autorisation pour son neveu, le comte Edmond de Périgord, de le porter dès à présent. Dorothée sera ainsi connue jusqu'à son dernier jour sous le nom de duchesse de Dino, car il est dit par les historiens que c'est bien Dorothée qui était l'objet des sollicitudes de son oncle.

1818. Vente de Rosny. Le château qui provient de Sully, devient la résidence de la duchesse de Berry. Edmond a déjà largement entamé la fortune provenant de sa mère et commence à faire des brèches dans celle de sa femme. Ses dettes de jeu le mettent aux prises avec les créanciers. Il est l'objet de poursuites et Dorothée demande la séparation de biens. La séparation, approuvée par Talleyrand, est prononcée le 24 Mars 1818. Il en résulta pour un temps la paix dans le ménage, déjà séparé de fait depuis plusieurs années. Lui, réside dans un appartement loué rue d'Aguesseau et elle, dans l'hôtel de son oncle rue Saint-Florentin.

Octobre 1820, Talleyrand demande que le duc de Dino soit fait grand officier de la Légion d'hon-

neur. Les dettes d'Edmond auraient été payées également à cette époque, ce qui a intrigué bien des historiens sur la paternité de Pauline, qui va naître peu après.

29 décembre 1820, naissance de Pauline, reconnue comme la 3^{ème} enfant légitime d'Edmond et de Dorothée, qui portent maintenant le titre de duc et duchesse de DINO.

Les historiens glosent sur le prix qu'avait du payer Talleyrand pour rendre vraisemblable cette paternité officielle: purge de dettes diverses, titre de grand officier de la Légion d'honneur

Le 7 Août 1821, les bureaux de la guerre constatent et s'étonnent de l'absence du maréchal de camp duc de DINO. Le 17 Août 1821, le ministre répond que le général était à LONDRES depuis le 5 Juillet 1821 pour affaires de service

1820-1821. Selon " l'Almanach des 25 000 adresses ", Dorothée vivait avec Edmond 20, rue d'Aguesseau au cours de ces deux années. Il y eut en effet durant cette période un rapprochement entre les époux, sans doute diplomatique, pour sauvegarder les apparences d'une naissance qui se profilait.

Septembre 1821, Edmond, de retour d'Angleterre, se réinstalle 20, rue d'Aguesseau. Des bruits courent alors, attribuant à d'autres qu'à Edmond, la paternité de Pau-

line. Selon certains auteurs, le problème est impossible à résoudre, car jamais les intéressés, ni Dorothée, ni Talleyrand ni même Edmond, ne se sont prononcés à ce sujet. Restent les questions des ressemblances physiques, certes troublantes.

1823- Edmond participe à la campagne d'Espagne.

Le 3 octobre 1823, il est promu Lieutenant – Général (général de division).

La seconde guerre d'Espagne- avril / décembre 1823.

Ferdinand VII, (le prince des Asturies, séquestré à Valençay), né en 1784, était le fils aîné de Charles IV et de Marie-Louise de Bourbon-Parme. Il détestait le favori de ses parents, Manuel Godoy. Il profita du soulèvement d'Aranjuez et de l'abdication de son père pour monter sur le trône, en mars 1808. Convoqué à Bayonne par Napoléon, il renonça à la couronne et fut assigné à résidence à Valençay.

Revenu sur le trône en février 1814, il déçut son peuple, en rétablissant l'absolutisme, en abolissant la constitution de Cadix et en pourchassant les anciens membres de la guérilla qui avaient pourtant combattu Napoléon. Le mécontentement était général. Il dut s'incliner et rétablir la constitution. Mais il appela au secours les souverains européens. Une expédition dite des "**Cent-mille fils de Saint-Louis**" lui rendit ses

pouvoirs en septembre 1823.

Le général de Périgord est affecté à l'armée des Pyrénées sous les ordres du duc d'Angoulême. Il y commande la brigade de cavalerie légère de la garde royale à l'armée des Pyrénées, à compter du 16 février 1823.

Tous les mémorialistes s'accordent à reconnaître la part brillante que prit Edmond de Périgord à cette campagne. Chateaubriand nous en retrace les épisodes dans ses "Mémoires d'outre-tombe" : " *Du quartier général de Bayonne, le 3 avril 1823, M. le Dauphin publia cet ordre du jour: Soldats ! La confiance du roi m'a placé à votre tête pour remplir la plus noble mission. Ce n'est point l'esprit de conquête qui nous a fait prendre les armes; un motif plus généreux nous anime: nous allons replacer un roi sur son trône, réconcilier son peuple avec lui, et rétablir dans un pays en proie à l'anarchie, l'ordre nécessaire au bonheur et à la sûreté des deux Etats.*"

Ce rétablissement d'un Bourbon en Espagne grâce à la France, après la victoire du Trocadéro, rétablit nos bonnes relations avec l'Espagne et rétablit pour un temps la confiance de la nation dans son gouvernement.

La pièce no 42 de son dossier comporte la citation suivante: " **Duc de DINO, maréchal de camp de la "garde, Cité pour l'affaire de SANTA CRUZ :**

"Le 8 juin 1823, atteignit une division ennemie de 1500 hommes et la détruisit."

Et la pièce no 44:

" 9 juillet 1823 -

Ordonnance du Roi :

Art. 1

" Est promu au grade de Commandeur de l'ordre Royal de Saint-Louis, M. de Périgord, "duc de Dino (Edmond) maréchal de camp, pour prendre rang du 10 juin 1823.

"Signé Louis."

Et Chateaubriand nous apprend : " *Irun, Tolosa, Villa-Franca, Pancorbo, Vitoria, Guetaria, sont pris les 9, 10, 14 et 17 avril. Le Roi d'Espagne, enlevé de Madrid par les Cortès, était arrivé à Séville...Le 17 juin, le roi d'Espagne et sa famille, prisonniers, sont emmenés à Cadix. Le comte Bordesouille pénètre en Andalousie, occupe Cordoue, et le comte de Bourmont s'établit à Mérida en Estramadoure.*"

Talleyrand désapprouvait cette expédition, fort de la désastreuse expérience de la campagne précédente. Il avait soigneusement préparé un discours en vue d'une intervention à la chambre des pairs, qu'il n'eut pas le loisir de lire, le vote autorisant la campagne étant intervenu avant.

Le général de Périgord se distingua au cours de la plupart des actions de

cette campagne, et particulièrement aux combats de Santa-Cruz et de Viches, où il défit la colonne du général Placencia.

Au retour de la guerre d'Espagne, il est mis **en disponibilité le 19 janvier 1824**, mais ne voulant pas rester inactif, il écrit: (pièce no 49 de son dossier) :

"Paris le 17 juillet 1824

à son excellence

M. le Baron de Damas

Ministre de la Guerre

" ...J'ai trop apprécié les hautes faveurs dont m'a honoré son altesse Royale Mgr le duc d'Angoulême pendant la campagne de 1823, pour ne pas désirer vivement un commandement qui puisse me mettre à même de les justifier. J'accepterais avec reconnaissance tout autre commandement soit en Espagne, soit en France."

Automne 1824 -Dorotheé obtient sur requête au président du tribunal de première instance de la Seine, la séparation de corps.

En 1826, demande de pièces du ministère de la guerre (pièce no 48) :

" 29 Avril 1826.

" M. le duc, vous avez été invité par lettres du 22 juillet 1821 et du 2 décembre 1822, à produire votre acte de naissance et des pièces justificatives de vos services et campagnes

auprès du général Pino, en Italie, antérieurement à 1806, et à donner des explications sur votre position pendant la campagne de 1808...”

Le 31 décembre 1826, il est désigné comme “inspecteur général de cavalerie”, pour les années **1827 et 1828**, dans les 15^{ème} et 16^{ème} divisions militaires.

Le 22 mars 1828, il écrit (pièce no 55) :

“ Monseigneur,

“ *J’ai l’honneur de prier votre excellence, lorsqu’elle s’occupera de la répartition des Inspections de cavalerie, de vouloir bien me confier celle des régiments en garnison sur la frontière du nord, je lui en serai infiniment reconnaissant. Signé E. de Périgord, duc de Dino.* “

Malheureusement, Edmond ne peut résister à son fatal attrait pour le jeu.

En décembre 1829, il se fait arrêter pour dettes en Angleterre où il avait fui ses créanciers français. Il sortira de prison sur l’intervention du duc de Laval, vieil ami de Talleyrand, qui avance soixante mille francs et l’envoie à Bruxelles. Talleyrand le fait ensuite voyager, en Espagne notamment, où il s’est assuré l’appui du roi Ferdinand VII rétabli sur son trône. Puis, ce sera son départ pour Florence.

Le 14 septembre 1830, il sollicite un congé d’un an sans solde dans les termes suivants

(**pièce no 56 de son dossier**) :

“...**Je sollicite de votre excellence le même congé nécessaire pour me rendre à Florence. Il ne dépendra pas de moi pour en abrégier la durée...veuillez... mon entier dévouement. Signé E. de Périgord, duc de Dino.**

Selon le “**Dictionnaire des colonels de l’empire**”, il est admis dans le cadre de réserve de l’Etat major général le **7 février 1831**, et placé, conformément à l’ordonnance du 4 août 1839, dans la section de Réserve, le 15 août 1839.

Edmond, duc de Talleyrand-Périgord, à la mort de son père Archambaud (28 avril 1838) et après la mort de son oncle, le prince de Talleyrand (17 mai 1838).

Louis XVIII avait concédé par ordonnance du 31 août 1817, le titre de duc et pair héréditaire au prince de Talleyrand, avec transmission à son frère Archambaud le 28 octobre 1817. A la mort de son père et après la mort quelques mois plus tard de son oncle, Edmond devient 2^{ème} duc de Talleyrand, titre qu’il portera jusqu’à sa mort à Florence le 14 mai 1872.

Il poursuit dorénavant sa vie à **Florence** où il s’était définitivement établi.

Avril 1839 – Mariage de Pauline de Périgord avec Henri de Castellane, fils aîné du Maré-

chal. Celui-ci, dans son journal, nous relate à l’occasion de ce mariage, son appréciation sur Edmond : “ *Le duc de Talleyrand a été connu toute sa vie sous le nom d’Edmond de Périgord. Il était fils d’Archambaud de Périgord, frère cadet du Prince de Talleyrand. Sous l’empereur, il était colonel du 8^{ème} régiment de chasseurs à cheval, à la campagne de 1812 en Russie; il a été longtemps aide de camp du prince de Neuchâtel. Courageux, dépensier, c’était ce qu’on appelle un brave garçon. Le prince de Talleyrand lui fit épouser la troisième fille de la duchesse de Courlande, et il fit donner par le roi de Naples à Edmond de Périgord le titre de duc de Dino; puis, sous la Restauration, il demanda pour lui les grades de maréchal de camp et de lieutenant général.*”

Retraite à Florence.

La Toscane avait été réunie à l’Empire Français en 1807 et avait eu comme grande-duchesse ELISA BACIOCCHI, sœur de NAPOLEON.

Depuis 1814, le grand-duché était soumis de nouveau à la domination autrichienne et, depuis 1824, le grand-duc régnant était Léopold II, né en Bohême et arrière petit-fils de la grande Marie-Thérèse.

Le **diplomate Henry d’IDEVILLE**, secrétaire de la légation de France à TURIN de 1859 à 1862, rencontra Edmond à Florence et écrit dans

son journal (page 138): “ J’ai vu hier le duc de Talleyrand, dont j’avais souvent entendu parler. C’est le grand oncle de mon ministre : Eh! Mon petit Charles, comment va-t-il ? fit-il en m’abordant ; il y a longtemps que je l’ai vu.

“Le vieux duc de Talleyrand ne pouvait s’imaginer que le petit CHARLES, l’attaché sémillant de la légation de France auprès du grand-duc, fût devenu ministre plénipotentiaire auprès du roi de Sardaigne.

“Malgré son âge, le duc est vif, gai, vaillant, c’est le type du grand seigneur aimable et galant qui se perd tous les jours. Ses appréciations politiques manquent un peu de justesse et de suite, il oublie volontiers qui est le prince de Carignan, mais il n’est ni ennuyeux ni banal, et on peut dire qu’il est fait pour FLORENCE, comme FLORENCE a été créée pour lui.”

Voilà qui rejoint les appréciations que portait le **colonel Combe** à l’époque des campagnes de 1812 et 1813, et qui illustrent bien les traits de caractères permanents d’Edmond, dans la jeunesse comme dans la vieillesse. Nous connaissons bien maintenant son courage, son allant, son goût du jeu certes, comme son chef le **général LASALLE** dont il a suivi l’exemple étant aux 5^{ème} et 6^{ème} hussards, mais ce qui montre bien aussi chez lui une réelle distance par rapport à l’argent, qui

ne compte guère entre ses mains. Tous s’accordent sur sa générosité, son esprit de corps et de camaraderie. Certes il y avait une grande distance entre lui et Dorothee, ils n’étaient pas faits l’un pour l’autre, mais il faut reconnaître que l’oncle n’avait pas favorisé non plus la solidité du couple, en s’appropriant et même en séduisant sa nièce. N’oublions pas qu’Edmond, pendant la plus grande partie de sa vie militaire, fut confronté, parfois quotidiennement, avec la mort. Cette dure école apprend à relativiser les choses et nous incline à comprendre les libertés que, dans le danger, il a été amené à se donner.

C’est, enfin, dans cette ville de Florence qu’Edmond rencontra une vieille famille d’origine écossaise, qui y était installée depuis 1820 et qui porte le nom de MAC DONELL.

Hugh MAC DONELL, diplomate en retraite de sa majesté britannique, y résidait et mourut en 1847, laissant une veuve, lady MAC DONELL, née Ida ULRICH, fille d’un amiral Danois de ce nom.

DOROTHEE, de son côté, s’était retirée à Sagan et devait mourir le 19 septembre 1862. Une fois veuf, EDMOND se remaria



à Florence avec Lady MAC DONELL, avec qui il vécut jusqu’à sa mort le 14 Mai 1872 à l’âge de 84 ans.

Sa veuve, la duchesse douairière de TALLEYRAND, s’éteignit à son tour, dans son palais, Via Dei Seragli, proche du palais Pitti, le 2 Octobre 1880, dans sa 81^{ème} année.

Tous deux reposent cote à cote au cimetière des Portes Saintes de la basilique de SAN MINIATO, à Florence.

■ Georges LEFAIVRE.



TALLEYRAND ET L'ANGLETERRE : L'ENNEMIE SI ADMIRÉE



Talleyrand et Lord Palmerston, « The Lame Leading the Blind » (Le boiteux mène l'aveugle), caricature par John Doyle, imprimé par Alfred Ducôte, publié par Thomas McLean, lithographie du 30 janvier 1832. National Portrait Gallery, Londres. <http://www.npg.org.uk/collections/search/portrait/mw208764/The-Lame-Leading-the-Blind>

En couleur dans le catalogue « Talleyrand ou le miroir trompeur », publié lors de l'exposition du musée d'Autun, 2005/2006

Introduction

Était-ce « l'aveugle » (l'Anglais sous la forme de Lord Palmerston, ministre des affaires étrangères britanniques, dans la caricature ci-jointe) qui menait « le boiteux » (Talleyrand) ou était-ce en effet le boiteux qui

menait l'aveugle ? Comme toujours quand il s'agit de notre Talleyrand, nous ne le savons pas ; la caricature insinue que c'était lui le dominant, lui qui a toujours « zlatané » les relations entre les deux pays.¹ Nous savons qu'il a toujours admiré le système politique anglais ; il était anglophile bien que le mot n'existait pas encore. Talleyrand rend compte dans ses *Mémoires* (Tome I, pages 123-124)² de sa visite nocturne avec son ami le comte de Noailles³ au frère du roi, le comte d'Artois, le futur Charles X, pendant les jours suivant la chute de la Bastille. Ils proposèrent que le roi dissolve l'Assemblée Nationale, la remplaçant par un parlement bicaméral à l'anglaise, avec une assemblée élue et un sénat des nobles (et peut-être aussi des ecclésiastiques ; Talleyrand semblant avoir oublié son propre état dans sa proposition...). Le roi, réveillé et

1 Le verbe « zlataner », d'après le footballeur suédois du club Paris St Germain Zlatan Ibrahimovic, est maintenant accepté dans les dictionnaires, synonyme avec « dominer. »

2 Charles-Maurice de Talleyrand, *Mémoires*, Tome I-V (Paris: Éditions Jean de Bonnot, 1891, 1967).

3 Louis de Noailles (1756–1804), vicomte de Noailles, héros de la guerre d'indépendance américaine et depuis 1794 exilé aux États-Unis comme Talleyrand. Son fils Alexis de Noailles (1783–1835) servira Talleyrand pendant le congrès de Vienne.

consulté, refuse et le comte d'Artois s'exile. Après la chute de Napoléon, Talleyrand prit sa revanche avec la nouvelle Constitution du 6 avril 1814 qui fut sa propre création.

Nous savons également que ce fut lui qui, en 1834 (peut-être doit-on dire déjà en 1815), a mis fin au conflit entre la France et l'Angleterre qui avait des racines au Moyen Âge dans le mariage en 1152 entre la duchesse Aliénor d'Aquitaine et le futur roi Henri II d'Angleterre, et qu'il a créé une alliance entre les deux pays qui existe encore (malgré quelques disputes amicales de temps en temps...).

Hésitant peut-être au début, il a plus tard osé défendre le système britannique avec toute sa force et sa conviction. À son amie, la comtesse de Rémusat, qui en 1811 se disait préférer une victoire française sur les Anglais, il a dit : « Tremblez ! Insensés que vous êtes, des succès de l'empereur sur les Anglais ! Car si la Constitution anglaise est détruite, mettez-vous bien dans la tête que la civilisation du monde en sera ébranlée jusque dans



ses fondements. »⁴ C'était à cette même amie qu'il a plus tôt dit, hautainement mais dans son ton charmant, « que vous êtes jeune et que vous êtes femme. »⁵

Comment s'exiler avec élégance

Après l'assaut des Tuileries en août 1792, les révolutionnaires ont trouvé dans l'armoire de fer privée du roi Louis XVI un écrit au roi qui indique que l'expéditeur, l'intendant Arnaud de Laporte, a reçu une lettre de Talleyrand où celui-ci désire « servir Votre Majesté. Il m'a fait dire que Votre Majesté pouvait faire l'essai de son zèle et de son crédit... »⁶ Malgré les protestations de Talleyrand de son innocence de son exil à Londres, il est accusé le 5 décembre de trahison et

4 Paul de Rémusat, *Mémoires de Madame de Rémusat*, 1802–1808, tome III (Elibron Classics, 2001, à l'origine 1880) p. 107; Emmanuel de Waresquiel, *Talleyrand ou le prince immobile* (Paris: Librairie Arthème Fayard, 2003), p. 364. Claire Élisabeth Jeanne Gravier de Vergennes (1780–1821) était la femme du comte Auguste Laurent de Rémusat (1762–1823), ami intime de Talleyrand. Elle était dame d'honneur à la cour de Napoléon, lui était chambellan. Elle est connue pour ses Mémoires, ainsi que pour la peinture où elle joue aux échecs avec Napoléon – nue !

5 Waresquiel, op.cit., p. 289.

placé sur la liste des émigrés avec dix-sept autres membres de sa famille. La police reçut l'ordre d'arrêter une personne avec le signalement suivant : « Taille 5 pieds 3 pouces [173 cm], figure longue, yeux bleus, nez ordinaire un peu retroussé. Talleyrand-Périgord boite d'un pied, le droit ou le gauche [sic !] »⁶

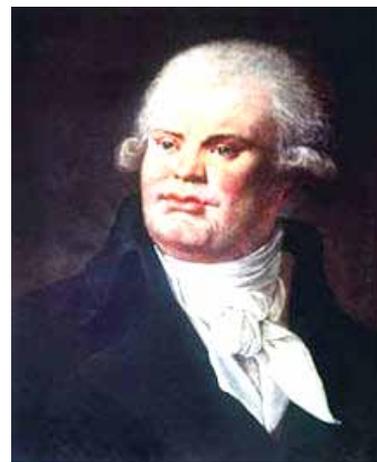
Condamné à mort, Talleyrand pouvait se féliciter de se trouver à Londres. Comme toujours, il a planifié son départ et son exil soigneusement. En tant qu'exilé, il lui serait difficile de retourner en France. Il fallait donc avoir une excuse, une mission officielle. Il avait déjà rempli une mission en Angleterre entre janvier et mars 1792, officiellement pour convaincre l'Angleterre de rester neutre dans la guerre anticipée entre la France et l'Autriche. Cette partie de la mission fut un échec, mais Talleyrand avait une autre mission plus secrète, donnée par le ministre de guerre, son vieil ami Narbonne.⁷ Il voulait créer une alliance commerciale avec l'Angleterre, un objectif très cher à Talleyrand

6 André Castelot, *Talleyrand ou le cynisme* (Paris: France Loisirs, 1980) p. 94.

7 Comte Louis-Marie de Narbonne-Lara (1755–1814) fut peut-être fils du roi Louis XV. Exilé en Angleterre en 1792 comme Talleyrand, il est revenu en devenant aide-de-camp de Napoléon. Talleyrand l'a protégé en l'automne 1792 en l'emmenant dans sa carrosse chaque nuit à des cachettes diverses.



pendant toute sa vie. En tant qu'indemnité d'un prêt considérable, la France était prête à rendre aux Anglais l'île de Tobago, attribuée à la France par la paix d'Utrecht en 1713. Talleyrand personnellement reçut une « commission » de 40 000 livres de l'affaire, probablement le premier pot-de-vin dans sa vie, mais décidément pas le dernier.



Les événements d'août 1792 l'avaient convaincu qu'il fallait quitter la France le plus vite possible. Après quelques semaines troublées d'attente, il eut finalement le 7 septembre de son ami Danton, ministre de l'Intérieur, son passeport tant désiré avec les

mots « Laissez passer Maurice Talleyrand allant à Londres par nos ordres ». Cette petite phrase a rendu possible la décision de la Convention le 4 septembre 1795 de rayer Talleyrand de la liste des émigrés, permettant son retour de l'exil ; la suite de l'histoire est bien connue !

Dans ses Mémoires (Tome I, p. 224) il dit avoir reçu pour mission de discuter en Angleterre d'une possible harmonisation des mesures de longueur et poids. Mais comme ce fut si fréquemment le cas, Talleyrand ne dit pas toute la vérité. Au fond, sa mission, le vrai prix du passeport de Danton, fut de convaincre le gouvernement britannique que l'assaut des Tuileries et l'emprisonnement de la famille royale étaient nécessaires et démocratiques. Voici quelques mots de sa main qu'il aurait bien voulu oublier plus tard :

“Depuis longtemps la confiance publique s'éloignait de Louis XVI. Le peuple français a vu d'abord avec douleur mais enfin avec indignation que la Constitution nouvelle dans laquelle le Roi occupait une si belle place était insensiblement minée par lui ; qu'un or corrupteur était versé par lui avec la plus scandaleuse profusion pour essayer d'éteindre ou affaiblir le patriotisme ardent dont il était importuné ; enfin que la guerre déclarée à l'Empereur pour le maintien de notre Révolution n'était point et ne pouvait guère être

soutenue de bonne foi par celui qui se croyait dépouillé par elle...⁸

Talleyrand dut payer le prix fort pour sa liberté ; la connaissance de sa mission comme de ses mots ci-dessus menèrent à son expulsion de l'Angleterre en mars 1794 et à deux ans en exil aux États-Unis. Mais retournons à ses années en Angleterre.

Exil en Angleterre **1792-1794**

Pendant son exil en Angleterre, Talleyrand a retrouvé un grand nombre de ses vieux amis français ainsi que quelques-unes de ses vieilles maîtresses. Comme les loyers étaient très élevés au centre de la ville, la majorité des émigrés ont élu de s'établir ensemble chez M^{me} Phillips à Juniper Hall dans le Surrey au sud de Londres (voir photo). Là, Talleyrand eut l'occasion d'utiliser sa rare faculté d'établir et de maintenir des relations intimes et durables avec des gens ayant des opinions politiques bien différentes, faisant ainsi de bons amis des gens qui doivent plutôt être ennemis les uns les autres.

Parmi les royalistes se trouvait le marquis de Lally-Tollendal (1751–1830), comme Talleyrand membre de l'Assemblée Nationale Constituante en 1789, qui avait fait une der-

⁸ Georges Bordonove, Talleyrand, prince des diplomates (Paris: Éditions Pygmalion, 1999, 2007) p. 71.

nière tentative de sauver la famille royale pendant l'été de 1792. La vicomtesse de Laval⁹ et son fils furent aussi des royalistes ardents, ainsi que le duc de Liancourt, qui avait osé dire à Louis XVI que le 14 juillet était une révolution et non pas une révolte.¹⁰ A l'autre extrême, on trouvait Félicité de Genlis (1746–1830), marquise de Sillery, maîtresse de longue durée du duc d'Orléans, « Philippe Égalité », qui avait voté la mort de son cousin le roi, ainsi que Pamela, la fille qu'elle avait eu avec le duc. Elle avait aussi été la gouvernante du fils du duc, le futur roi Louis Philippe, dans lequel elle avait inspiré des idées démocratiques ; elle servira plus tard comme inter-



⁹ Catherine-Jeanne Tavernier de Boullongne (1749–1838), mariée au comte Mathieu de Montmorency-Laval (1748–1809), était une des plus proches et vieilles amies de Talleyrand. Elle mourra sept semaines après lui, écrasée par sa mort.

¹⁰ François XII de la Rochefoucauld (1747–1827), duc de Liancourt, fut plus tard le créateur de la première caisse d'épargne française en 1818.

médiaire entre Talleyrand et le futur roi.

La première à convaincre fut la sœur de la propriétaire, M^{lle} Fanny Burney, femme écrivain bien connue en ce temps-là. Sa co-locataire Germaine de Staël¹¹ lui avait



demandée comment elle trouvait M. de Talleyrand. Elle a fait part de sa désapprobation mais madame de Staël a assuré qu'il était « le meilleur des hommes » (en tant qu'ex-maîtresse, elle aurait dû le savoir...). Quelques jours plus tard, M^{lle} Burney a écrit dans une lettre : « Je le considère maintenant comme un des membres les plus éminents. Sa conversation est d'une force étonnante, tant par l'étendue

11 Germaine de Staël (1766–1817) était fille du ministre des finances Jacques Necker, mariée à l'ambassadeur de la Suède, baron Erik Staël von Holstein. Femme écrivain reconnue, elle a été la maîtresse de Talleyrand avant la révolution ; elle a eu deux enfants avec son meilleur ami, Narbonne. Talleyrand, méchant, a dit qu'elle était « bâtie comme un gendarme. »

de ce qu'il raconte que par sa façon de plaisanter et de se moquer des autres. »¹² Beaucoup plus tard elle dira que « M. de Talleyrand m'a oubliée mais on n'oublie pas M. de Talleyrand. »¹³ Comme a dit M^{me} de Staël, « si la conversation de Talleyrand était à vendre, on s'y ruinerait. »¹⁴

Talleyrand ne cessait de s'intéresser aux événements en France pendant son exil. Pendant les premiers mois en Angleterre, il a écrit un document bien remarquable sur la politique étrangère de la France, adressé à la Convention et envoyé à son vieil ami Danton ainsi qu'à Lebrun, ministre des affaires étrangères, « Mémoires à la Convention sur les rapports actuels de la France avec les autres États de l'Europe » (du 25 novembre 1792). Dans ce credo, on trouvera une « déclaration de marchandise » qui lui servira plus tard comme ministre des relations extérieures et ambassadeur pendant le reste de sa vie. Pour des raisons insondables, ce document important n'est pas mentionné dans

12 Waresquiel, op.cit, p. 171; Robin Harris, Talleyrand, betrayer and saviour of France (London: John Murray, 2007) p. 75; Duff Cooper, Talleyrand (London: Jonathan Cape, 1932, 1997, 2010), p. 63.

13 Waresquiel, op.cit., p. 172.

14 Waresquiel, op.cit., p. 126; David Lawday, Napoleon's master, a life of prince Talleyrand (New York: St. Martin's Press, 2006) p. 44; Michel de Decker, Talleyrand, les beautés du diable (Paris: Belfond, 2003) p. 17.

ses Mémoires.

«On sait bien maintenant à quoi se réduisent toutes les grandes idées de rang, de primatie, de prépondérance. On sait ce qu'il faut penser de tout cet échafaudage politique sous lequel la turbulence et la nullité des cabinets en Europe se sont débattues si longtemps, et avec tant d'appareil, aux dépens des intérêts des peuples. On a appris enfin que la véritable primatie, la seule utile et raisonnable, la seule qui convienne à des hommes libres et éclairés, est d'être maître chez soi, et de n'avoir jamais la ridicule prétention de l'être chez les autres. On a appris, et un peu tard sans doute, que pour les États comme pour les individus, la richesse réelle consiste non à acquérir ou à envahir les domaines d'autrui, mais à bien faire valoir les siens ; on a appris que tous ces agrandissements de territoire, toutes ces usurpation de la force et de l'adresse auxquelles de longs et illustres préjugés avaient attaché l'idée de rang, de primatie, de consistance politique, de supériorité dans l'ordre des puissances, ne sont que les jeux cruels de la déraison politique, que des faux calculs de pouvoir, dont l'effet réel est d'augmenter les frais et l'embarras de l'administration, et de diminuer le bonheur et la sécurité des gouvernés pour l'intérêt passager ou la vanité de ceux qui gouvernent.

«De toutes les parties de l'an-

rien système, celle qui est en plus de contradiction avec nos lois, nos opinions et nos mœurs nouvelles, celle par conséquent dont les traces doivent s'effacer chaque jour davantage, c'est la matière des alliances. Un traité d'alliance est la promesse d'un secours mutuel dans le cas où une des puissances contractantes éprouverait une agression ou voudrait faire éprouver une. De cette définition il résulte qu'il ne doit y avoir rien de commun entre des alliances formées par des gouvernements arbitraires et des alliances contractées par des États libres.

«Au milieu de toutes les tyrannies d'Europe coalisées contre la France, l'alliance de l'Angleterre lui est nécessaire, soit pour le maintien de sa liberté, soit pour l'entière conservation de son territoire, dont le démembrement devait être le prix de cette conjuration royale...¹⁵»

De cette déclaration de Talleyrand en 1792 viendra la paix d'Amiens en 1802, les traités d'alliance entre les deux pays de 1815 et 1834, ainsi que « l'entente cordiale » de 1904 et l'adhésion du Royaume-Uni à l'Union Européenne en 1973 !

¹⁵ <http://www.le-prince-de-talleyrand.fr/memoireconvention.html>; Jean Orioux, Talleyrand ou le sphinx incompris (Paris: Flammarion, 1970) pp. 197–198; Waresquiel, op.cit., p. 169 ; Harris, op.cit., pp. 71–72.

Ce fut aussi au théâtre, pendant ses années d'exil à Londres, qu'un homme l'a regardé avec une curiosité effrontée. Demandé la raison, l'homme a dit que «Cela vous gêne, monsieur, un chien peut bien regarder un évêque ». « Comment savez-vous que je suis évêque, » a répondu calmement Talleyrand...¹⁶

Amis anglais et relations anglaises

Peut-être avait-il rencontré le grand Pitt déjà en 1783 ; c'est du moins ce qu'affirment Orioux et Pieczenik.¹⁷ William Pitt, temporairement en dehors du gouvernement anglais, est venu à Reims pendant quelques mois pour mieux apprendre le français.¹⁸ Mais Pitt était conservateur et Talleyrand avait plutôt des idées libérales, ce qui veut dire que ses meilleurs amis anglais appartenaient plutôt au parti Whig. Il a fait la connaissance de William Petty (1737–1805) déjà en septembre 1783 quand celui-ci est venu à Paris dans sa capa-

¹⁶ Eric Schell, Talleyrand en verve: mots, propos, aphorismes (Paris: Éditions Horay, 2002), p. 107 ; Louis Thomas, L'esprit de M. de Talleyrand, anecdotes et bons mots (Paris: Les bibliophiles fantaisistes, 1909), p. 28.

¹⁷ Orioux, op.cit., p. 126; Steve Pieczenik, My beloved Talleyrand (New York: iUniverse, 2005) p. 63.

¹⁸ William Pitt le jeune (1759–1806) a démissionné comme ministre des finances en mars 1783 avant de devenir premier ministre en décembre 1783 à l'âge de 24 ans.

cité de premier ministre pour signer le traité de paix avec les États-Unis. Après sa chute et son remplacement par Pitt, il fut fait le premier marquis de Lansdowne. En 1792, il avait espéré – en vain – que la mort du roi George III lui rendrait sa position de premier ministre, étant donné que le futur roi George IV avait des opinions Whig et était un ennemi invétéré de Pitt. Dans ses Mémoires (I, p. 225), Talleyrand le caractérise comme « un homme d'un esprit très élevé et d'une conversation vive et abondante. » Il a perdu sa position, disait Talleyrand, parce qu'il détient cette « finesse avec laquelle, en Angleterre comme en France, on éloigne tous les gens dont on craint la supériorité... » Il semblait plutôt parler de lui-même !

Dans sa longue vie, Talleyrand a fréquemment fait marier ses enfants et neveux/nièces aux enfants de ses amis proches (Castellane, Montmorency, Noailles,...). Ainsi il n'est pas



étonnant que le petit fils de Lansdowne, le quatrième marquis Henry Petty-Fitz Maurice (1816–1866), épousera en 1843 la petite fille de Talleyrand, Emily de Flahaut (1819–1895), fille aînée de son fils Charles de Flahaut.¹⁹ Leur fils avec le même nom que son père, le cinquième marquis Lansdowne (1845–1927), fut ministre britannique des affaires étrangères entre 1900 et 1905 et fut celui qui a négocié et signé l’entente cordiale entre la France et la Grande Bretagne en 1904. Son arrière-grand-père Charles-Maurice en aurait été très content ; le traité suivait les mêmes lignes que la Quadruple Alliance que lui-même avait fait en 1834 (voir ci-dessous). Ses descendants vivent encore en Grande Bretagne comme, entre autres, marquis de Lansdowne, comte Shelburne et vicomte Fitz Maurice.²⁰

C’était via Lansdowne et parfois à sa propriété Bowood à proximité de Bath que Talleyrand faisait la connaissance d’autres politiciens Whig comme George Canning et

19 Comte Charles de Flahaut (1785–1870) a épousé la riche héritière Margaret (Meg) Elphinstone, fille d’amiral écossais vicomte Keith, avec laquelle il eût cinq filles.

20 On trouve les descendants de Talleyrand par Charles de Flahaut jusqu’à la huitième et présente génération sur <http://worldroots.com/brigitte/famous/talleyrand-perigord-desc.htm>

Charles Fox. Leur amitié commune fortifierait sans doute son admiration pour l’Angleterre et facilitera les négociations entre la France et l’Angleterre dans les années à venir.²¹

Les bonnes relations entre Talleyrand et les politiciens clairement Whig comme Lansdowne, Canning et Fox continuaient après son retour en France en 1796 et pendant son temps comme Ministre des Relations extérieures (comme le ministère fut appelé sous le Directoire, le Consulat et l’Empire). Ils ont envoyé leurs lettres à une certaine « Madame Smith » chez un des assistants de Talleyrand, M. Laborie, Rue de Bac, où se trouvait le ministère. Au début du Consulat, Napoléon a plusieurs fois ordonné à Talleyrand – sans grand succès – de cesser de recevoir du courrier de l’Angleterre ainsi que de recevoir et faire suivre aux amis des journaux anglais.²²

Une autre intermédiaire aux Anglais fut une cer-

21 George Canning (1770–1827) fut à ce temps-là encore Whig avant qu’il ne « crossed the line », devenant un partisan ardent de Pitt. Après la mort de ce dernier il retourna au parti Whig comme ministre des affaires étrangères dans le ministère du duc de Portland. Il fut aussi brièvement premier ministre juste avant sa mort.

22 Michel Poniatowski, *Talleyrand et le consulat* (Paris: Librairie Académique Perrin, 1986) p. 146; Émile Dard, *Napoléon et Talleyrand* (Paris: Librairie Plon, 1935) p. 54.

taine Catherine Grand que nous pourrions peut-être voir comme Anglaise, parce qu’elle possédait un passeport anglais (ainsi qu’un danois et un néerlandais...)²³ Dès sa première mention comme hôtesse d’un dîner officiel au ministère le 3 septembre 1797, elle lui a servi comme messagère ainsi que comme espionne pendant quelques années. Revenue en France de l’Angleterre déjà en juin 1797 (au plus tard), elle a continué à écrire à son ex-amant, le vicomte Emmanuel de Lambertye, resté à Londres. Lui était en contact avec un certain Mr. Robert Smith, employé du ministère des finances et un intime du premier ministre Pitt. Dans une lettre de mars 1798, interceptée par la police française, elle a écrit : «...Piédcourt [sic !] est plus amoureux que jamais, il m’obsède du matin au soir... Piédcourt me parle mariage depuis quelques jours, il espère, dit-il, mettre un sceptre à mes pieds. Le public le suit sur les rangs pour le Directoire. S’il y parvient, je l’épouse. Jusque-là, je promets et je profite... » Il faut ajouter qu’elle est probablement déjà enceinte grâce à « Piédcourt », la date de naissance de la future Charlotte (alias Élixa Alix Sara) étant vraisemblablement en

23 Elle est bien présentée dans « Le Courrier du Prince », N° 5, Janvier 2013.

août 1798.

Cette femme était belle comme un ange mais décidément pas bête comme elle est habituellement décrite (« je suis d'Inde... »). Tout était un subtil camouflage avec l'accord de son nouvel amant, le ministre, son futur époux. Et c'était probablement grâce à elle que Talleyrand a pu avertir les Anglais que la flotte de Napoléon avait pour but l'Égypte et pas l'Angleterre.²⁴ Grâce à cette information, le chef de la flotte anglaise dans la Méditerranée, lord Saint-Vincent, a laissé passer les vaisseaux français sans les importuner (mais ordonné à Nelson de les détruire à Aboukir après le débarquement de l'armée française). Dans la flotte se trouvait aussi le futur amiral Sir William Sidney Smith, un ami intime de Talleyrand depuis les années à Londres, qui fut l'acteur le plus important en empêchant Napoléon de prendre St-Jean-d'Acre. À Sainte-Hélène, Napoléon dira de lui « cet homme m'a fait manquer ma fortune... ».²⁵

L'ambassadeur

Talleyrand ne reverra Londres

24 Waresquiel, op.cit., p. 257. Sur sa page 244, Waresquiel cite aussi une lettre de la main de Catherine où elle évoque « l'affaire d'Égypte...mise sur pied au bénéfice de nos amis anglais. »

25 Emmanuel de Las Cases, Le Mémorial de Sainte-Hélène, Tome 1 (Paris: PTS Histoire 2011, à l'origine 1823), note du 29 août 1816.

qu'en 1830, plus d'un tiers de siècle après son expulsion en 1794. Les circonstances étaient alors troublantes, avec une menace de guerre entre la France et les Pays-Bas après la révolte bruxelloise du 25 août, inspirée par la révolution française de juillet. La Belgique (comme le Luxembourg) a été attribuée aux Pays-Bas au congrès de Vienne malgré leurs différentes histoires, cultures, langues et religions. La révolution fut reçue avec joie à Paris, où beaucoup, surtout côté bonapartiste, rêvaient de rétablir la domination française sur l'ancien comté de Flandre, une des six pairies originales de la France médiévale. L'Angleterre de son côté avait promis de venir en aide aux Hollandais pour empêcher qu'Anvers, alors le meilleur port d'Europe, ne devienne français.

Même avant la révolte belge, on avait reconnu en France le besoin d'envoyer à Londres une personne bien connue et estimée par les Anglais pour apaiser l'appréhension anglaise concernant les principes de légitimité créée par la révolution de juillet. Et qui pourrait être mieux placé comme ambassadeur que Talleyrand, connu pour son pacifisme ainsi que par son anglomanie et qui avait des bonnes relations avec le premier ministre britannique Wellington ainsi qu'avec d'autres hommes politiques anglais. Il a fait la connaissance de Wellington déjà à Vienne où

celui-ci a remplacé Castle-reagh comme ambassadeur au Congrès. Après Waterloo et la défaite française, Wellington a choisi (comme le tsar Alexandre en 1814 !) de dîner chaque soir au restaurant le plus réputé à Paris, l'hôtel Saint-Florentin de Talleyrand. Et même après une bagarre publique entre les deux, devenue célèbre, concernant les objets d'art volés pendant les guerres que la France doit retourner, ils ont préservé leur amitié. Amis aussi malgré le fait que Wellington était ultra-conservateur, alors que Talleyrand devient au contraire de plus en plus libéral au cours de sa vieillesse.²⁶

Déjà le 24 septembre (1830), Talleyrand est arrivé en Angleterre comme nouvel ambassadeur. Il est respectueusement accueilli à Douvres par le fils de Wellington et aux coups de salut. Les Anglais le traitent comme un vieil ami, une légende populaire, les gens ordinaires soulevant leur chapeau lorsque son carrosse passe ; ils l'appellent « Old Tally. » Les bâtiments où il a habité sont encore marqués (voir photo). Grâce à ses amis anglais, il devient bientôt membre du prestigieux « Travellers Club », 106 Pall Mall. Connaissant sa mauvaise jambe et sa diffi-

26 Arthur Wellesley, premier duc de Wellington (1769–1852), appelé le « Duc de Fer », fut premier ministre de la Grande Bretagne de janvier 1828 jusqu'à novembre 1830 et encore en 1834.

culté à monter les escaliers, le club fait installer une rampe, encore visible aujourd'hui (voir photo).²⁷

Une semaine après son « bon oncle », Dorothée de Courlande, duchesse de Dino, arriva avec leur fille Pauline, maintenant 10 ans, afin de jouer le rôle d'hôtesse élégante, polyglotte et éclairée qu'elle avait déjà joué au Congrès de Vienne quinze ans plus tôt. Aussi anglophile que Talleyrand, elle a accueilli Wellington à Paris en 1815 avec une embrassade, geste mal apprécié par ses compatriotes. Maintenant, ce geste sera peut-être remémoré et



TALLEYRAND ET SA NIÈCE,
LA DUCHESSE DOROTHÉE DE
DINO,
À LONDRES. ARTISTE INCONNU.

utilisable. Pendant leurs années ensemble, elle est devenue sa jumelle intellectuelle, connaissant parfaitement ses pensées et ses expressions, indispensable comme spar-

²⁷ <http://www.thetravellersclub.org.uk/club/>.



Juniper Hall, Surrey

ring-partner en choisissant les mots optimaux dans une lettre ou un discours. En effet, la déclaration donnée par Talleyrand auprès du roi William IV a été écrite par Dorothée. Avec quelques mots bien choisis, elle a réussi à éteindre toute critique contre le nouveau régime en France. Disant que le roi anglais venait « de l'illustre maison de Brunswick [Braunschweig en allemand] », elle a voulu dire que cette maison, ainsi que la maison d'Orléans, était une branche cadette de Stuart ou Bourbon mais régnait tout de même à présent. Toute critique côté anglais sur la légitimité de Louis-Philippe sera à l'avenir éteinte. La dépendance de son « oncle » sur elle fut un sujet bien apprécié des caricaturistes (voir caricature).²⁸

Le nouvel ambassadeur fran-

²⁸ Duchesse de Dino, *Chronique de 1831 à 1862* (Elibron Classics, 1909, 2006) pp. 399-400.

çais à réussi à Londres beaucoup plus vite qu'à Vienne en 1814 à établir la parité de la France avec les autres Grands États. Comme geste unique à une unique personne, Talleyrand est devenu le président du congrès lorsqu'il l'ouvrit le 4 novembre, malgré le fait que les sessions eurent lieu dans le ministère des affaires étrangères britannique. Mais, né en 1754, les autres participants avaient trente ou quarante ans de moins que lui, lui qui avait été ambassadeur déjà il y a quarante ans en 1792 : de l'Autriche, prince Paul Esterházy (1786–1866), de l'Angleterre, George Hamilton-Gordon, lord Aberdeen (1784–1860), de la Russie, Andrzej Matuszewicz (1796–1842), comte polonais en service russe, de la Prusse, Heinrich Freiherr von Bülow (1792–1846). Étant donné ses convictions et ses amitiés, la chute de Wellington en novembre et son remplacement par le Whig, Earl Grey, a plutôt

facilité son travail.²⁹ Le « Lord president of the council » dans le gouvernement de lord Grey était Henry Petty-FitzMaurice, troisième marquis de Lansdowne (1780–1863), fils de son vieil ami.

Les succès de la combinaison de la conversation de Talleyrand, le charme de Dorothée et la dextérité de son cuisinier ne tardaient pas à donner des résultats. Le 18 décembre, le



L'ESCALIER DANS LE TRAVELLERS CLUB, 106 PALL MALL, [HTTP://WWW.THETRAVELLERSCLUB.ORG.UK/](http://www.thetravellersclub.org.uk/)

congrès se mit d'accord sur la souveraineté belge. Léopold de Saxe-Cobourg-Gotha (1790–1865) fut élu comme

²⁹ Charles Grey, deuxième earl Grey (1764–1845) fut premier ministre de novembre 1830 jusqu'à juillet 1834.



AKG IMAGES
1FK-208-M1-2007

roi des Belges en juillet 1831.³⁰ Le maire de Londres, voulant célébrer la paix, a donné un grand dîner où Talleyrand fut l'unique non-Anglais invité. Son seul problème durant cette période fut ses relations avec son propre fils, Charles de Flahaut, membre de sa délégation. Il a même commencé à le vouvoyer dans ses lettres.³¹ Comme bonapartiste ardent, Flahaut n'a pas accepté que la France perde toute influence sur la Belgique, préférant une division du pays entre la France, l'Angleterre (qui recevrait Anvers), les Pays-Bas et la Prusse. Sa femme, Meg, a également vu en lui l'ambassadeur de la France plutôt que son père. Elle aura raison, mais il lui faudra attendre jusqu'à 1860 ! Heureusement, père et fils se sont réunis avant la mort du premier.

Le 22 avril 1834 est signée à Londres la plus grande œuvre

³⁰ Veuillez voir « Talleyrand, l'indépendance de la Belgique et l'avènement de la dynastie Saxe-Cobourg », dans « Le Courrier du Prince », n° 4, Janvier 2012.

³¹ Veuillez voir les lettres entre eux sur http://www.charles-de-flahaut.fr/lettres/lettres_talleyrand.htm et <http://www.le-prince-de-talleyrand.fr/correspondanceflahaut.html>

de la vie de Talleyrand, la Quadruple-Alliance entre la France, la Grande Bretagne, l'Espagne et le Portugal. L'hostilité entre la France et l'Angleterre depuis presque 700 ans est enterrée pour toujours. Le 11 novembre, il est finalement devenu retraité à l'âge de plus de 80 ans, en refusant les offres du roi de devenir soit premier ministre soit ambassadeur à Vienne. Sa seule excuse fut « Mme de Dino ne le voudrait pas », probablement la seule fois dans sa vie entière qu'il s'est peut-être laissé dominer par une femme.³² Mais quelle femme (voir peinture) !

■ Johan A LYBECK

³² Duchesse de Dino, op.cit., p.237.

**PIERRE PAUL ROYER-COLLARD (1763-1845):
UN PHILOSOPHE, UN MODÉRÉ,
UN AMI DE TALLEYRAND.**

Pierre Paul Royer-Collard naît le 21 juin 1763 à Sompuis, petit village de la Champagne. Là, quelques années auparavant, son grand-oncle Paul Collard, fervent religieux janséniste, avait diffusé la doctrine de Port-Royal. Pierre Paul grandit donc dans une sorte de « communauté de la primitive Église » et dans « un lieu d'édification »¹. Sa famille était composée par son père Antoine Royer, un propriétaire cultivateur très considéré dans la région, sa mère Angélique Collard, nièce du religieux janséniste, et Antoine-Athanas, son frère cadet. Après avoir reçu sa première éducation par sa mère, Pierre Paul est envoyé chez les Pères de la Doctrine Chrétienne, où il étudie les auteurs classiques Latins et Grecs, les grands écrivains du XVII^e siècle et les maîtres de Port-Royal. Ces études terminées, il s'installe à Paris et il s'adonne à l'étude du droit. Après avoir obtenu sa licence, il se fait inscrire dans le tableau des avocats sous le nom de Royer de Sompuis.

Quand la Révolution éclate, Pierre Paul a 26 ans. Comme la plupart des jeunes de sa génération, il s'enthousiasme pour les idées de justice, d'égalité et de liberté portées

¹ P. de Barante, Vie politique de Royer-Collard, Paris, Didier, vol. I, p.5

par les hommes de 1789. Après la prise de la Bastille, la capitale est divisée en circonscriptions administratives nommées *sections*, dont chacune avait une assemblée où les habitants se réunissaient régulièrement. Dans celle de son quartier (il habitait Saint-Louis-en-l'Île), Royer prend souvent la parole, en se faisant remarquer pour ses idées modérées et raisonnables et pour son talent d'orateur. Quand les *sections* sont appelées à élire les membres du Conseil Municipal, les habitants de Saint-Louis-en-l'Île le choisissent comme leur représentant. Il commence ainsi à travailler à l'Hôtel de Ville, où il rencontre, parmi d'autres, Nicolas de Condorcet, Camille Desmoulins, Georges Danton (son compatriote champenois) et surtout Jean Sylvain Bailly, un astronome dont les travaux avaient passionné le jeune Pierre Paul quand il était étudiant. Les deux hommes deviennent amis et quand Bailly est nommé maire de Paris, il choisit Royer comme son secrétaire. Royer occupe cette charge jusqu'au 10 août 1792. Quand le Conseil de la Commune, désormais dominé par Marat et les Jacobins, vote les massacres de septembre, il quitte sa charge et il rentre à Sompuis. Pour mieux échapper aux recherches du Comité

de Salut Public, aux yeux duquel il était un suspect, il ajoute à son nom celui de sa mère: dorénavant, il sera Pierre Paul Royer-Collard. Il n'entre dans la vie politique qu'en 1797, quand il est élu aux Conseil des Cinq-cents comme représentant du département de la Marne. Le 26 Messidor an V (14 juillet 1797), il prononce son premier discours devant une assemblée de représentants de la nation : une défense passionnée de la liberté religieuse et du culte catholique, qui étaient menacés par la recrudescence des lois révolutionnaires. Son discours fait une grande impression : les applaudissements éclatèrent à la phrase de clôture de cette intervention, dans laquelle il reprenait, en les renversant, les mots de son compatriote Danton: « Aux cris féroces de la démagogie invoquant l'audace et puis l'audace et encore l'audace, représentants du peuple, vous répondrez enfin par ce cri consolateur et vainqueur qui retentira dans toute la France: la justice et puis la justice et encore la justice! ».

Six semaines après, le 18 Fructidor de l'an V (4 septembre 1797), le Conseil est épuré *manu militari*. Plus de cinquante députés sont arrêtés et déportés à Cayenne. Royer-Collard échappe à la déportation, mais son élection est annulée. Après ce dernier acte de violence, il abandonne le parti de la Révolution et il décide de se rapprocher des royalistes.

A l'époque, les partisans de la monarchie se divisaient entre les exaltés, qui gravitaient autour du comte d'Artois, et des esprits plus modérés, qui se réunissaient autour du comte de Provence. Royer-Collard prend contact avec ces derniers et il accepte de diriger un conseil secret ayant pour but de tenir le futur roi au courant de ce qui se passait dans la capitale.

Après la proclamation de l'Empire (18 mai 1804), Royer-Collard se retire à une vie privée. En 1800, il avait épousé Augustine de Forges-Chateaubrun, fille d'un vieux gentilhomme du Berry, et ils avaient eu quatre enfants: Jules, Pauline, Angélique-Augustine, Louise-Marie-Rosalie (les deux premiers morts en bas âge). A cette époque, il s'intéresse à la philosophie : inspiré par la pensée des philosophes de l'école du *Common Sense*, il élabore une doctrine qu'il oppose au sensualisme et au matérialisme. Ses premiers écrits philosophiques attirent l'attention de Louis de Fontanes, Grand Maître de l'Université Impériale, qui lui offre la chaire d'histoire de la philosophie à la Faculté des Lettres de Paris. Royer-Collard y tiendra des cours seulement pendant deux ans et demi mais ses leçons, dont la complexité théorique était équilibrée par la clarté de l'exposition, marquent la fin de la domination exercée par la philosophie matérialiste et sensualiste dans les écoles de France.

Lorsque Louis XVIII revient sur le trône de France (2 mai 1814), Royer-Collard reprend une activité politique, en saluant avec joie la fin du régime de Bonaparte. Le roi récompense son ancien « conseiller secret » en lui conférant la Légion d'Honneur et en le nommant membre du Conseil d'État. Pendant les Cents Jours cependant, Royer-Collard perd sa place, qu'il retrouve sous la Seconde Restauration. Aux élections de 1815, il est élu député pour le département de la Marne. A la Chambre, il s'oppose à la politique réactionnaire des *ultras* qui, forts de leur majorité, essaient de remettre en cause les dispositions libérales prévues par la Charte. Sa voix n'est pas la seule: autour de lui se rassemble un groupe de députés peu nombreux - à l'époque, on disait qu'un canapé suffirait à les contenir tous - mais très influent en raison de leurs discours éloquentes et de la puissance de leurs argumentations : les doctrinaires.

Le 5 septembre 1816, Louis XVIII - conseillé par Elie Decazes, préfet de police et son favori - dissout la Chambre des Députés. L'opposition qu'elle avait faite au ministère modéré, en lui rendant impossible de gouverner, avait enfin déterminé le roi à prendre cette décision. Aux élections, la victoire est remportée par les modérés. Commence alors une période de monarchie libérale (1816-1819), pendant laquelle le gouvernement et

les Chambres travaillent dans un climat d'entente. Ce moment est aussi connu comme « l'heure des doctrinaires »: le petit groupe de députés est en effet le référent principal du gouvernement et l'inspirateur des principaux projets de loi approuvés durant ces années.

Aux élections, qui se déroulent chaque année en automne, le parti modéré obtient toujours la majorité. Cependant, la gauche arrive à décrocher quelques sièges à la Chambre des Députés. Si, dans un premier temps, sa présence n'est pas jugée préoccupante, sa progression finit par inquiéter les modérés, qui voient dans le parti de gauche l'héritier des Jacobins. L'élection en 1819 de l'abbé Grégoire, ancien régicide, provoque une crise de gouvernement. Le nouveau ministère dirigé par Decazes décide alors de modifier la loi électorale dans un sens restrictif. Royer-Collard, jugeant dangereuse cette démarche, retire son soutien au gouvernement. Le ministère ne dure que trois mois. Après l'assassinat du duc de Berry (14 février 1820), les *ultras* déclenchent une violente campagne anti-gouvernementale pendant laquelle elle se présente comme le seul rempart contre le danger d'un retour de la violence révolutionnaire. L'électorat, effrayé par les événements récents, lui donne ses suffrages. En 1821, se forme un ministère dirigé par Joseph de Villèle et composé par les représentants du parti *ultra*.



Royer-Collard, dans un premier temps, n'avait pas cru possible que le parti réactionnaire puisse conquérir et surtout garder le pouvoir: d'après lui, la Révolution avait changé pour toujours le pays. Face à la réalité, il se bat à la Chambre contre les lois par lesquelles le parti réactionnaire voulait consolider sa position. Ses discours n'arrivent toutefois pas à influencer les votes de la Chambre, où la majorité vote de façon disciplinée les lois présentées par le ministre.

L'amitié entre Royer-Collard et Talleyrand commence à cette époque difficile. La demeure de Châteaueux, où Royer-Collard avait l'habitude de résider

pendant l'été, se trouvait à 15 kilomètres du château de Valençay. Talleyrand, le premier, prend contact avec son voisin. Royer-Collard, qui même à Paris menait une vie retirée, fait d'abord résistance aux démarches du Prince, mais il cède enfin aux insistances de Talleyrand. Les mots prononcés par ce dernier lors de la première visite qui lui est accordée par Royer-Collard (« vous avez des entrées difficiles ») sont restés célèbres. Les deux hommes avaient en effet des caractères très différents: l'un, le rigide doctrinaire à la moralité austère; l'autre, le rusé et consommé homme de pouvoir, aimant la mondanité et le luxe. Ils avaient, cependant, une

affinité d'esprit qui leur permet de se comprendre. Ils partagent aussi des opinions politiques: avant leur première rencontre, ils s'étaient opposés à un projet de loi meurtrier pour la liberté de la presse (1821). Deux ans plus tard, ils prendront tous les deux position contre la guerre en Espagne. A cette occasion, Royer-Collard écrit à Talleyrand pour le féliciter de son discours : « C'est le tuteur de la restauration qui se fait entendre; position unique, bien prise, bien établie, et que la solennité du langage élève encore! ». Pendant les mois d'été, les deux hommes se rendent visite avec régularité et ils commencent à entretenir une correspondance régulière, qui se poursuivra tout au long de leur vie.

Après la mort de Louis XVIII (16 septembre 1824), son frère le comte d'Artois monte sur le trône avec le nom de Charles X. Le nouveau roi, leader historique des *ultras*, fait approuver des lois qui rendent des privilèges à la noblesse et au clergé. Il s'agit de lois surtout symboliques, mais qui inquiètent l'opinion publique. L'électorat commence ainsi à se méfier d'un gouvernement qui semble vouloir ramener la France à l'*Ancien Régime*. En outre, si le ministère avait l'appui de la majorité des députés, il n'avait pas celui de la Chambre des Pairs, où la plupart des membres étaient des royalistes plus modérés. La montée sur le trône de Charles X avait augmenté les craintes de Royer-Collard pour l'avenir du pays. Toutefois, en voyant les *ultras*



en difficulté croissante, il reprend de l'espoir. Ses interventions à la Chambre deviennent plus fréquentes. La considération dont il jouissait avait augmenté: avoir pris sans relâche la défense des libertés et des droits des Français face au fanatisme des *ultras* avait consolidé son autorité et sa renommée d'intégrité. Aux élections de 1827, il est ainsi élu dans sept collèges, ce qui fait de lui « le député le

plus populaire du pays »². En outre, quelque mois auparavant, il avait été nommé membre de l'Académie Française à l'unanimité des suffrages.

Les élections de 1827 sont une défaite pour le parti *ultra*. Villèle donne sa démission et le roi nomme un ministère plus

² E. de Waresquiel, B. Yvert, Histoire de la Restauration (1814-1830), Paris, Perrin, 1996, p. 398.

modéré, guidé par Jean-Baptiste de Martignac. Royer-Collard est nommé Président de la Chambre des Députés. Dans un moment aussi délicat, on décide de confier cette charge à quelqu'un qui avait la confiance et l'estime de tout le pays. Il accomplit cette charge institutionnelle avec soin et rigueur, en essayant de faciliter le plus possible les liaisons à l'intérieur de l'Assemblée - où il n'y avait

pas une majorité stable - et entre celle-ci et le gouvernement.

Le ministère Martignac ne dure pas longtemps. En août 1829, Charles X forme un nouveau gouvernement dont le ministre dirigeant est un des plus célèbres représentants de la droite *ultra* : Jules de Polignac, ancien émigré et fils de la dame de compagnie de Marie-Antoinette. Face à ce tournant en même temps réactionnaire et autoritaire, la Chambre des Députés fait opposition à la politique mise en place par le roi, qui était une véritable violation de la Charte. *L'Adresse* dans laquelle la Chambre exprime ses critiques au souverain est œuvre de Royer-Collard. Charles X refuse d'écouter les protestations des représentants de la Nation, et le 2 juin 1830 il émet quatre ordonnances qui changent la loi électorale, suspendent la liberté de la presse, dissolvent la Chambre et annoncent de nouvelles élections. La Révolution de Juillet éclate à la suite de ces ordonnances (27-30 juillet 1830).

Suite aux « Trois Glorieuses » journées révolutionnaires, Charles X abdique et Louis Philippe d'Orléans est proclamé « Roi des Français ». Sous le nouveau régime, plusieurs anciens doctrinaires sont appelés à couvrir des postes importants. Royer-Collard continue à participer à la vie politique, mais il décide de rester un simple député. Pendant douze ans, il conti-

nue à être élu représentant du département de la Marne. Il garde son indépendance et son intégrité morale, sans se mêler aux jeux d'alliances, aux trahisons et aux intrigues politiques qui, sous le régime orléaniste, deviennent frénétiques. Son autorité et le respect dont il jouissait lui permettent d'avoir « une place à part » dans la Chambre et ses avis sont sollicités par plusieurs de ses collègues. La vie de Royer-Collard à cette époque est marquée par une intense activité à l'Académie Française. Il était membre de la commission chargée de l'évaluation des œuvres littéraires pour le prix Montyon. Cette charge lui donne beaucoup de satisfactions et lui permet de connaître Alexis de Tocqueville, qui deviendra un de ses plus chers amis.

A cette époque, l'amitié entre Royer-Collard et Talleyrand était toujours solide, comme le montre leur échange épistolaire. De son ambassade à Londres, Talleyrand écrit fréquemment à Royer-Collard, en lui demandant des conseils et des avis. Dans les lettres que Royer-Collard adresse au Prince à cette époque, il n'y a plus de trace du ton retenu de celles du début: le commerce avec lui est maintenant ouvertement recherché par le doctrinaire, dont la vie solitaire est remplie par les entretiens amicaux avec son illustre correspondant. La résolution prise par le Prince à la fin de sa vie de se réconcilier avec l'Église

catholique rapproche ultérieurement les deux hommes. En 1838, Talleyrand, malade et sur le point de mourir, appelle à son chevet Royer-Collard comme « représentant de la vertu ». Après la mort de Talleyrand, Royer-Collard, ému, écrit ces mots : « J'ai vu M. de Talleyrand malade, je l'ai vu mourant, je l'ai vu mort; ce grand spectacle sera longtemps devant mes yeux. Mme Dino a été admirable. M. de Talleyrand est mort chrétiennement, ayant satisfait l'église et reçu les sacrements. C'est le dernier cèdre du Liban et c'est aussi le dernier type de ce savoir-vivre qui était propre aux grands seigneurs gens d'esprit. »

En 1842, Royer-Collard quitte définitivement la vie politique et se retire à Châteauevieux. La douleur de la perte de sa fille cadette, à laquelle il était particulièrement attaché, aggrave ses conditions de santé, déjà précaires à cause de son âge avancé. Il tombe malade en 1844 et il s'éteint le 4 septembre 1845, entouré par l'affection des membres de sa famille et des habitants du village.

■ Corinne DORIA

Paris à l'époque de Talleyrand : autour du quartier du Faubourg Montmartre.

Cet article fait suite à une visite de quartier avec les Amis de Talleyrand en octobre 2013; il reprend tous les lieux visités, additionné de quelques autres dans les 2ème, 9ème et 10ème arrondissements.

Paris, à l'époque de Talleyrand, n'est pas encore la ville haussmannienne. Cependant, la fièvre spéculative commence à s'emparer des faubourgs au delà des Grands Boulevards à cause de la croissance démographique ainsi qu'économique précédant les années de la Révolution à Paris.

De nouveaux habitants s'y installent : aristocrates appréciant l'air pur et la vue sur Montmartre, actrices célèbres entretenues, financiers et entrepreneurs, parlementaires, magistrats ainsi qu'une population plus modeste. Le quartier du Faubourg Montmartre, comme les autres faubourgs, est en effet très champêtre, agrémenté des nombreux jardins des hôtels particuliers ou des « folies », maisons de campagne dans la verdure. L'attrait continuera après la Révolution où les nouveaux maîtres des lieux seront les proches de Napoléon 1er, (lui même occupant une charmante demeure dans le quartier voisin de la Chaussée d'Antin entre 1796 et 1799). Cette clientèle aisée fréquente les nombreux théâtres ainsi que les cafés, les

restaurants raffinés, les cercles et les salons et les nouvelles boutiques situées dans les passages couverts.

Une partie de l'histoire de France va s'y tramer, notamment grâce à l'intermédiaire de Talleyrand en 1814 lors de la chute de Napoléon

BRÈVE HISTOIRE DU QUARTIER DU FAUBOURG MONTMARTRE,

1° Du Moyen Age au XVII^e s.
Cette délimitation de quartier du Faubourg Montmartre vient de l'époque haussmannienne où ce quartier forme avec les trois autres : Saint-Georges, Chaussée d'Antin et Rochechouart

le 9^e arrondissement de Paris. Au tout début du Moyen Age, la zone sud de l'actuel arrondissement jusqu'aux contreforts de la butte Montmartre vers le nord, était marécageuse. Il s'agissait de l'ancien lit de la Seine alimenté par le ru de Montreuil. Des transformations lentes vont voir le jour.

Au IV^e siècle, après avoir rapporté les reliques de Sainte Opportune à Paris, des Chanoines s'installent dans les « marais sous Montmartre ». Ils exploitent les terres, avec des vergers, des jardins potagers et maraîchers.

Au XII^e siècle, la reine Adélaïde, veuve de Louis VI le Gros, fonde l'abbaye de Montmartre et en devient la première abbesse. Elle constitue le fief des Dames de Montmartre, qui s'étendait du sommet de la butte Montmartre à l'actuelle rue Richer et jusqu'à l'emplacement de l'église de la Trinité.

Plusieurs granges sont édifiées, notamment en 1243, à l'emplacement du 9 rue Drouot, la Granchia Batilliaca, qui prend le nom de Grange Batelière en 1410. Au XVIII^e siècle, le bâtiment principal est transformé en hôtel particulier.

Du XII^e au XIV^e siècle, les « Marais de Paris » sont asséchés, avec la création de grands canaux, dont celui traversant tout l'actuel 9^e arrondissement : le « Fossé Chantereine », appelé ainsi car proche du marais où étaient pêchées des grenouilles. Plus tard, il prendra le nom de « Grand Egout », puis il sera comblé en 1771 pour permettre l'ouverture des rues de Provence et Richer.

Le quartier gardera une vocation agricole et ne changera pas beaucoup jusqu'au XVII^e siècle.

2° Les transformations sous Louis XIV.

Les Grands Boulevards

En 1676, Louis XIV va ordonner la démolition de l'enceinte des « Fossés Jaunes », initiée par François Ier et terminée sous Louis XIII. Le mur est alors remplacé par un « cours » : large chaussée encadrée de deux contre-allées, plantées chacune de deux rangées d'arbres. Ces promenades prennent le nom de boulevards, terme qui désignait les terre-pleins des remparts militaires. Ainsi, de 1680 à 1705 sont ouverts les boulevards Poissonnière, Montmartre, des Italiens et des Capucines. Ces larges avenues arborées vont devenir célèbres en Europe. La physionomie de la ville change profondément. De nombreux commerces s'installent autour des boulevards et le quartier va se développer, grâce au percement de rues perpendiculaires partant vers les faubourgs, au-delà des murs de la ville et donc non soumis à l'octroi, la taxe sur les marchandises importées. Ceci explique la spécialisation dans différents domaines, notamment dans le commerce du vin.

C'est donc pendant le XVIII^e siècle que vont s'installer des auberges, guinguettes, cabarets et théâtres.

3° Les développements après la fin XVIII et début XIX^{ème}.

Au XIX^e siècle, les grands boulevards acquièrent une notoriété internationale. C'est « un des lieux les plus agréables qui soient au monde. C'est



un des points rares sur la terre où le plaisir s'est concentré. Le Parisien y vit, le provincial y accourt, l'étranger qui y passe s'en souvient comme de la rue de Tolède à Naples, comme autrefois de la Piazzetta à Venise. Restaurants, cafés, théâtres, bains, maisons de jeu, tout s'y presse ; on a cent pas à faire : l'univers est là. » (Alfred de Musset, Le Boulevard de Gand, introduction à la nouvelle "Les Deux Maîtresses", dernière édition: Paris, Gallimard, 1960).

4° De nos jours.

L'aspect du quartier du Faubourg Montmartre est proche de l'époque Haussmannienne ; beaucoup plus dense, les jardins ont quasiment disparu.

LE PARCOURS DE LA VISITE D'OCTOBRE 2013

1° La rue des Colonnes , Paris 2ème

Exemple rare d'architecture sous la Révolution, la rue des Colonnes précède la rue de Rivoli mais suit l'exemple des Galeries du Palais Royal où habitations et commerces se distribuent aux étages pour les unes, et sous les péristyles

pour les autres.

Cette rue est donc ouverte en 1792, faisant la liaison entre le théâtre Feydeau et l'ancien couvent des Filles Saint-Thomas. C'était une rue privée fermée par des grilles la nuit.

Son architecture est néo-grecque ; les colonnes sans bases sont reproduites en miniature dans les balustrades de l'étage. Elle sera amputée en 1826 lors de l'extension du Palais de la Bourse et en 1864 lors de la création de la rue du 4 septembre (ancienne rue du 10 septembre)

2° La Bourse (Paris 2ème).

C'est en 1808 que Napoléon pose la première pierre du bâtiment, conçu à l'origine par l'architecte Alexandre-Théodore Brongniart, afin de renforcer la finance dans l'économie française.

L'établissement est finalement inauguré sous la Restaura-



tion en 1826 avec l'addition de deux ailes, ce qui donnera au Palais un plan en croix grecque et une élévation de temple antique.

3° Le Passage des Panoramas, Paris 2ème.

Il est ouvert sur l'ancien hôtel

de la famille de Montmorency Luxembourg en 1799 - 1800.

Ce dernier avait été construit en 1707, son jardin donnait sur le boulevard Montmartre.



*Hôtel de Montmorency
Luxembourg*

Le passage des Panoramas est la création de l'américain, Robert Fulton, qui y installe les rotondes dont il a l'exploitation. Abritait des panoramas de toute l'Europe (détruites en 1831), c'étaient de véritables attractions du moment avec notamment la vue de Paris peint à partir des Tuileries. Ces peintures panoramiques recouvraient toute la périphérie intérieure de la tour soit environ une centaine de mètres de linéaire sur 10- 15 m de hauteur. Elles étaient éclairées par des verrières à la base de la toiture. Extérieurement de 14m de diamètre, elles encadraient l'entrée du passage sur le Boulevard Montmartre. Robert Fulton reviendra ensuite aux États-Unis où il mettra



en exploitation en 1807 son bateau à vapeur qu'il avait fait fonctionner sur la Seine.

Sur le passage des Panoramas, le graveur des têtes couronnées de l'Europe, Stern, ouvre son comptoir dès 1834 pour faire imprimer les menus et faire-part des Grands, le sculpteur caricaturiste Jean-



Pierre Dantan (1800- 1869) son petit musée présentant les portraits de cette société du début XIXe : hommes politiques comme Talleyrand, Louis-Philippe, mais aussi artistes, Beethoven, Paganini, Liszt; écrivains, Victor Hugo et Balzac.

Un célèbre chocolatier « L'arbre à cannelle » installe ses salles, vantant dans des décors raffinés l'exotisme culinaire ; des nouveaux goûts venus d'ailleurs : le café, le cho-



colat, la vanille, la cannelle.....

Le passage des Panoramas est situé sur l'axe des viveurs noc-

turnes : partant au sud, du Palais Royal vers le nord, en traversant les Galeries Vivienne et Colbert.

Vers 1830, des galeries transversales sont reliées au passage, dont celle de l'entrée des artistes du théâtre des Variétés.



4° Le Théâtre des Variétés.

La Montansier est née en 1730 et décédée en 1820. Cette fille de forgeron a une vie aussi rocambolesque que les pièces et opéras qu'elle fait monter. Infatigable et optimiste, elle fera bâtir ou restaurer trois théâtres ; **le théâtre de la rue des Réservoirs** (ou Montansier) inauguré à Versailles en 1777 sous les regards bienveillants de Marie-Antoinette et de Louis XVI, **le théâtre Beaujolais** qu'elle fait réparer en 1790 au nord ouest du Palais Royal, profitant de la Révolution pour s'installer à Paris, et **le théâtre des Variétés** ouvert en 1807 près du passage du Panorama avec l'autorisation de Napoléon. Ses succès sont aussi retentissants que ses cabales mais elle reste souveraine, passant de protégée à femme emprisonnée pour être ensuite innocentée. Il est fort probable que Talleyrand

ait pu assister à ses pièces notamment au vaudeville du « Panorama de Nommus » de Marc-Antoine Désaugiers où le Tout-Paris y était. Elle laisse durablement sa trace dans le quartier avec ce « petit temple de l'esprit » encore très dynamique aujourd'hui.

5°L' Hôtel Montholon.

23 boulevard Poissonnière.

Cet hôtel est construit en 1785 par François Soufflot



le Romain ou le Neveux, car neveu de Jacques-Germain Soufflot pour Nicolas de Montholon, président du parlement de Normandie.

La façade sur le Boulevard est en retrait pour ménager une terrasse au premier étage afin de profiter de la vue sur le boulevard verdoyant et la colline de Montmartre.

Avec l'hôtel Mercy-Argenteau, il est le seul exemple d'hôtel particulier conservé sur les boulevards.

Malgré les additions ultérieures aux étages supérieurs, il garde son style Louis XVI avec l'ordre

colossal des colonnes ioniques engagées marquant le centre de l'édifice et affirmant la no-

blesse de son propriétaire.

6°L'Hôtel de Mercy-Argenteau.

16 boulevard Montmartre

L'histoire de l'architecte de cet hôtel, Firmin Perlin, est digne d'intérêt. Son parcours est l'inverse de celui de François Soufflot car, à la différence du premier, il ne bénéficie pas d'appuis familiaux mais doit sa carrière à son courage et son talent. Fils d'un cocher du roi, né à Versailles, il se distingue en mathématiques et devient progressivement architecte. L'architecte est aussi l'auteur de l'hôtel de Montmorency Luxembourg mentionné précédemment (démoli) rue St-Marc

Le banquier Jean-Joseph de Laborde lui fait construire cet hôtel sur le boulevard Montmartre en 1778. Joseph de Laborde fait ici une "opération immobilière" puisqu'il n'y habite pas et le revend aussitôt à l'ambassadeur d'Autriche, le comte de Mercy-Argenteau.

A la Révolution, l'hôtel est vendu et perd son jardin et ses communs.

Sous la Restauration, entre 1827 et 1829, on fait ajouter l'hôtel d'aires en retour sur les mitoyens et de trois étages. Il devient alors un immeuble de rapport mais l'étage noble est préservé avec son enfilade de salons occupés par le Grand Cercle, cercle mondain de l'époque.

A la différence de l'hôtel Montholon, sur le côté sud des boulevards (avec sa terrasse sur la façade en retrait), les trois travées du centre de la façade sont en léger ressaut.

Ceci prouve que la vue vers le nord était plus intéressante que vers le sud.

A l'époque de Talleyrand, les compositeurs Boieldieu et Rossini y habitèrent. Leur succès va naître à la Révolution dont ils sont fervents admirateurs. Leurs créations se donnaient dans les théâtres voisins du quartier : le théâtre Feydeau, l'Opéra Comique, le



théâtre italien.

7°Le Temple de la Rédemption

Au 16 rue Chauchat, les protestants font édifier cette église dans le style Ledoux par l'architecte Lusson dans la première moitié du 19e s. L'arc à l'échelle colossale forme le porche d'entrée, sous un fronton triangulaire, où s'adosse un portique au fronton courbe. L'entrée se fait sous un dernier arc. Grandeur et sobriété, éléments classiques et détournements des anciennes règles de l'architecture marquent le nouveau style après celui de

Louis XV au Petit Trianon.

8° L'Hôtel d'Augny,

ou Aguado est occupé aujourd'hui et depuis 1860 par la mairie du 9ème arrondissement. Situé 25 rue Drouot, il a été construit entre 1746 et 1748 par l'architecte Briseux, avec une allée par-devant et



un jardin par-derrière.

Le fermier-général Alexandre-Marc-René-Etienne d'Augny fait élever cette résidence pour Melle de Beauménard, actrice et ravissante jeune personne dont il devient amoureux. Célèbre dans le demi-monde parisien, elle se distinguera dans le « Théâtre aux Armées » du Maréchal de Saxe.

Alexandre d'Augny fait aménager pour elle dans les jardins des bassins, une pelouse, un manège, une laiterie et une basse cour à l'instar du domaine de Marie-Antoinette à Versailles.

Le domaine était assez vaste puisqu'il s'étendait sur un qua-

drilatère formé par l'arrière de la rue Drouot actuelle, la rue de la Grange Batelière, la rue du faubourg-Montmartre et l'arrière des maisons sur le boulevard Montmartre.

Les peintres les plus en vue décorent l'hôtel : François Boucher, Nicolas Pineau,

Louis-Joseph Le Lorrain...

Curieusement, l'Hôtel n'est pas confisqué à la Révolution mais l'ancien propriétaire Alexandre d'Augny, alors séparé de sa maîtresse, n'y habite plus.

Pendant le Directoire, dès 1794, les « bals des victimes » s'y déroulent, bals où sont admis seulement ceux qui ont perdu un ascendant direct sous la guillotine. C'est le rendez-vous élégant et la « thérapie » de l'époque pour oublier la Terreur.

Sous le Consulat et l'Empire, il se crée à Paris des jardins de loisirs appelés Tivoli, les ancêtres de nos parcs à thème

contemporains. Ce sera le cas pour l'hôtel d'Augny avec ses jardins raffinés.

Peu après, l'hôtel et son jardin se transforment en manufacture de tabac mais, rapidement, en 1808, le Cercle des Etrangers s'y installe venant du café Frascati voisin, situé à l'angle de la rue Richelieu et du boulevard Montmartre. Ce cercle est issu des nombreux clubs créés à la veille de la Révolution. Proche dans l'esprit des anciens « club de Boston », « club des colons », « club des Américains », ou « club des Étrangers ». Fondés à l'origine par des Américains entrepreneurs, les français y étaient admis s'ils prouvaient qu'il avaient des possessions dans les Iles.

C'est à la fois un restaurant de luxe et une maison de jeux. Talleyrand fréquentait des clubs analogues en son temps.

En 1829, le club n'est plus en ce lieu car un nouveau propriétaire Alexandre-Marie Aguado fait l'acquisition de l'hôtel.

Personnage haut en couleur, Aguado est espagnol, né à Séville en 1784. Fils du comte de Montélirios, il se bat contre les troupes napoléoniennes en 1806 pour ensuite se rallier à elles aux côtés du maréchal Soult en 1811 et fera partie de la garde de Joseph Bonaparte, devenu roi d'Espagne.

A la chute de l'Empire, il le suit en France et devient homme d'affaires. Il fonde d'abord un

commerce de produits exotiques de luxe : vins d'Espagne, cigares de la Havane , ceux-là même que les clients des passages pouvaient acquérir dans les boutiques. Il devient ensuite banquier de la cour et naturalisé français en 1828.

Dans son nouvel hôtel, Aguardo fera refaire la décoration dans le style Restauration, encore visible de nos jours.

9°L'Hôtel Bieville



10 rue de la Grande Batelière

Cet Hôtel a été construit dans la 2ème moitié du XVIIIe dans le style néo-classique fin Louis XV ou Louis XVI. Les guirlandes sur des tables sculptées en retrait des fenêtres font partie de ce style simple, orné et gracieux.



10°L'Hôtel des Maréchaux

13-15-17 rue Richer

Ces immeubles ont été bâtis dans le premier quart du 19e pour les maréchaux à la retraite. Le décor Empire ; (voûtes en berceau à caisson, niches), est la marque de cette époque traversée par l'épopée napoléonienne

neur Bony vers 1830. Jules Joly en serait l'architecte.

Comme une villa palladienne, c'est un pavillon entouré de jardins sur les 4 côtés. La symétrie, les rythmes ternaires de fenêtres en arcade, encadrées de colonnes engagées, et les niches aux sculptures antiques en font son charme



11°L' Hôtel Bony

Situé au 32 rue de Trévise en fond de cour et aussi accessible par la rue Bleue, cet hôtel est bâti par et pour l'entrepre-

néo-classique tardif.

C'est peu de temps après sa construction qu'Adolphe Edouard Casimir Joseph Mortier, duc de Trévise, en fait l'acquisition pour l'habiter.

Né en 1768, Maréchal d'Empire en 1804 grâce à sa brillante carrière militaire, il deviendra grand chancelier de la Légion d'honneur. En 1814, dans la défense de Paris, il soutient le choc des armées alliées dans la plaine de Saint-Denis. Mortier refuse tout d'abord de capituler mais évacue la capitale avec la négociation de Marmont mise au point par Talleyrand.

En 1815, il est au service de Louis XVIII mais se rallie à Napoléon lors des Cent jours, cause de sa disgrâce lors de la seconde Restauration. En 1830 –1831, sous Louis-Philippe, il est nommé ambassadeur de France à Saint-Petersbourg, puis retourne dans la capitale au service du roi. C'est à cette époque qu'il habite l'Hôtel Bony. Il n'y séjournera que peu de temps car, en 1835, il meurt lors d'une revue de la Garde nationale commémorant la révolution de juillet où il accompagne Louis-Philippe sur les Grands Boulevards. Le maréchal fut tué comme 17 autres (il y eut aussi 42 blessés) dans l'attentat visant le roi perpétré par le citoyen corse Fieschi, mélange de héros militaire et patriotique et de renégat et escroc.

Sa machine infernale, placée sur une fenêtre du 50 boulevard du Temple, était faite de vingt-cinq canons de fusils juxtaposés.

12° Les immeubles de rapport de la rue Trévise

Dans cette même rue, comme dans le quartier, on peut voir le style Restauration s'épanouir dans les immeubles. Inspirés par la littérature de l'époque de Charles X avec le regain d'intérêt pour le moyen-âge et l'essor du style troubadour.

Les façades se parent ainsi d'éléments de la Renaissance italienne.

Certaines œuvres de Chateaubriand, comme le Génie

du Christianisme, ont été l'inspiration de cette mode pré romantique.

13° L'Hôtel Marmont

51 rue de Paradis ;

En 1780, Fontaine en est le décorateur et architecte. En



1814, Marmont, le propriétaire, y signe la convention livrant Paris aux Alliés.

Le 28 mars 1814, alors que les Alliés menacent Paris, le Conseil de Régence décide l'évacuation de la cour, qui a lieu les deux jours suivants. Le 30 mars au soir, Talleyrand exécute une manœuvre habile pour rester, et en maître, à Paris : il fait en sorte qu'on l'empêche de passer la barrière de Passy puis, durant la nuit, négocie la capitulation du Maréchal Marmont, qui dirige la défense de la ville. Le lendemain, 31 mars, Talleyrand dévoile son « 18 Brumaire à l'envers » alors que les Alliés

entrent dans Paris : ce soir-là, le roi de Prusse et le tsar arrivent à son hôtel particulier, (place de la Concorde) et ce dernier y loge. Il plaide auprès d'eux le retour des Bourbons et, répondant à leurs doutes, propose de consulter le Sénat. Le tsar acquiesça, la Res-

tauration était faite.

L'Hôtel de Marmont, très défiguré, est devenu un simple immeuble de rapport haussmannien.

14° L'Hôtel Botterel Quintin

44 rue des Petites Ecuries

Datant de 1782, l'Hôtel de Botterel-Quintin d'Aumont est bâti par l'architecte Perard de Montreuil, élève de Boulée, pour l'intendant de la province de Bourgogne, Charles-André de la Corée. Le propriétaire suivant, le comte de Botterel-Quintin, en poursuit le programme décoratif et les embellissements.

Sa décoration Directoire avec son escalier et son péristyle dorique cachés au fond de la cour en font l'un des plus beaux vestiges de l'âge d'or du quartier Poissonnière.

15° L'Hôtel Titon

58 rue du faubourg-poissonnière, Paris 10e

C'est l'architecte et théoricien du style Louis XVI dit style « carré », Jean-Charles Delafosse, qui le construit en 1776. Antoine-François Frémin, avocat au Parlement, en est le premier propriétaire. En 1783, il est racheté par Jean-Baptiste-Maximilien Titon, conseiller au Parlement.

16° L'Hôtel Akerman, ou Cheret ou Benoît de Saint-Paulle

30 rue du faubourg-poissonnière



Associé à Benoît de Saint-Paulle, militaire reconverti dans les affaires, l'architecte Samson-Nicolas Lenoir construit cet hôtel entre 1773 et 1776 sur un terrain acheté aux Filles-Dieu. Ils vont ainsi aménager le quartier du faubourg Poissonnière dit « la nouvelle France » créant de nouvelles rues, des immeubles de rapport et des théâtres. Lenoir fera de grandes spé-

culations immobilières sur ce quartier, notamment, et sur tout Paris. Son chiffre d'affaire est énorme ainsi que sa réputation, et ses collaborateurs nombreux. D'autres architectes s'illustrent dans les aménagements de ce nouveau quartier comme Goupy, Delafosse, Barré (l'auteur du château du Marais), Ledoux, Bélanger, Perrard de Montreuil...

La maîtresse de Louis XV, Marie-Louise O'Murphy et modèle de François Boucher, a habité dans cet Hôtel.

17° L'Hôtel Bourrienne

50 rue Hauteville

Fermé au public à l'heure de cette publication pour des raisons familiales et de santé, cet Hôtel Directoire mérite d'être vu.

Construit entre 1789 et 1798, il était occupé par Fortunée Hamelin, née, comme son amie l'impératrice Joséphine, en Martinique. Elle est connue comme l'une des « Merveilleuses » du Directoire.

C'est principalement Louis Fauvelet de Bourrienne, le secrétaire privé de Napoléon, qui le fait décorer par la suite.

18° L'Hôtel Bertin

26 rue Hauteville

Construite dans le premier quart du 19e siècle, la façade sur cour de style Empire réussit à intégrer deux arcs monumentaux superposés dans une très petite surface de terrain. L'arc du rez-de-chaussée rappelant l'arc de triomphe forme



le porche, commandant les marches d'entrée. Il s'articule en serlienne avec ses deux fenêtres voisines. Le jardin arrière subsiste encore.

Animé et festif, mais aussi verdoyant et proche de la nature, c'est ce quartier à la mode que pouvait voir et apprécier Talleyrand, rempli de nouveautés et habité d'illustres personnes.

■ Marie-Anne NICOLAS

CONFERENCES AU CHATEAU DU MARAIS

Les beaux dimanches du Château du Marais



91530 LE VAL SAINT GERMAIN

www.lechateaudumarais.com

Itinéraire : Le château du Marais se trouve sur la D27, entre l'A10, sortie n° 10 et la N20, sortie Arpajon

De fin avril à fin septembre 2013, notre amie, Anna de Bagneux, vice-présidente de l'Association «Les Amis de Talleyrand» a organisé au Château du Marais un cycle de conférences qui a recueilli un très vif succès. Chaque dimanche, un public fervent et attentif s'est pressé dans les superbes salons de ce fameux château de l'Île de France.

**Nous rappelons ci-après les manifestations de l'année 2013,
puis nous donnons celles qui sont d'ores et déjà prévues pour l'année 2014.**

Dimanche 28 Avril 2013, à 15h.

**« Destins croisés : La Muse de Méréville et la
châtelaine du Marais »**

Marie Claude JARDIN,

Auteur de « L'Enchanteresse de Chateaubriand ».



Samedi 25 Mai 2013, à 15h.

**« Napoléon, le Génie du
Christianisme et le traitement des
religions en France sous le Consulat
et l'Empire »**

**Pasteur Alain JOLY,
Pasteur de l'Eglise Luthérienne des
Billetes.**

Dimanche 23 Juin 2013, à 15h.
**« Edmond de Talleyrand-Périgord : Un
brillant général à découvrir »**
Georges LEFAIVRE,
**Président émérite de l'Association
Les Amis de Talleyrand.**



Dimanche 7 Juillet 2013, à 15h.
**« Charles Maurice de Talleyrand-Périgord :
Une vie, une œuvre sans pareilles »**
Roland MARTINET,
**Président de l'Association
Les Amis de Talleyrand.**

Dimanche 29 Septembre 2013, à 15h.
**« Jean-Benoit-Vincent Barré (1735-1824)
L'architecte du château du Marais »**
Fabienne DUC-SEILLAN,
Docteur en histoire de l'art.



Pour l'année 2014, les conférences programmées sont les suivantes :

- Dimanche 06 avril 2014 à 15h : «Paysage et Mémoire Protestante» par Madame Dominique Cantryn.
 - Dimanche 04 mai à 14h30 : «Courlande». Introduction par son Excellence Madame l'Ambassadeur de Lettonie, conférences par Madame Anne Sommerlat et par Monsieur Laurent de Commynes.
 - Dimanche X juin 2014 à Xh : «Le traité de Valençay du 11 décembre 1813» par Monsieur Marc du Pouget, Directeur des Archives départementales et du Patrimoine historique de l'Indre. (La date et l'heure restent à préciser).
 - Dimanche 07 septembre 2014 à 15h : »Un Talleyrand à la guerre de 14» par Monsieur Eric Mension-Rigaud.
-

Jean-Benoît-Vincent Barré (1735-1824) l'architecte du château du Marais

Conférence donnée au château du Marais le 29 septembre 2013

Fabienne Duc-Seillan Docteur en histoire de l'art

Jean-Benoît-Vincent Barré (1735-1824) est demeuré longtemps un « illustre inconnu ». Au début du XX^e siècle, il ne subsistait plus guère qu'un nom, et encore incertain, essentiellement attaché à

cours de ma thèse, en France et en Belgique, m'ont permis d'établir une chronologie précise de sa vie et de sa carrière et de constituer un corpus de 35 œuvres, dont 8 châteaux, sans compter ceux qui lui sont



l'hôtel Grimod de La Reynière à Paris, à l'angle de la place Louis XV (actuelle place de la Concorde) et au château du Marais dans l'Essonne, sa création la plus ambitieuse et la plus originale.

Les recherches menées au



attribués en Belgique.

Le travail de Barré sur ces châteaux se répartit entre deux types d'interventions : soit l'architecte a remanié une structure antérieure, soit il a détruit le ou les bâtiments principaux de l'ancien château pour en construire un nouveau. Le remaniement d'une structure antérieure est dans son œuvre – comme à cette époque – le cas le plus fréquent. Les châteaux de Montgeoffroy et du Marais constituent un cas à

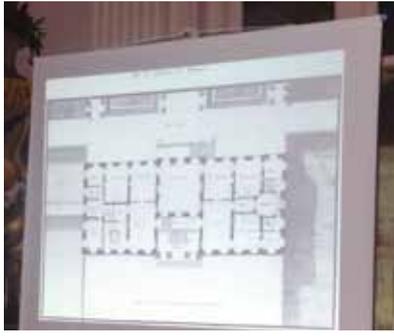


part où l'ancien château fut presque totalement détruit pour construire le nouveau.

Une vie et une carrière bien remplies.

Il est aujourd'hui possible de replacer Barré dans son milieu d'origine, qui était celui des métiers du bâtiment. Il était le fils de Silvain Barré, maître maçon et entrepreneur de bâtiments. Sa formation fut peut-être initiée par son père qui a pu lui donner un bagage de connaissances pour mieux aborder son entrée à l'Académie royale d'architecture qui était d'abord une école où étaient enseignées l'architecture et les autres sciences nécessaires aux architectes.

Mais Barré semble avoir rapidement délaissé l'Académie, pour se tourner vers une clientèle privée. C'est ainsi qu'en 1765 nous retrouvons Barré dans l'agence d'un architecte très réputé à son époque : Antoine-Mathieu Le Carpentier (1709-1773). Le Carpentier, qui a travaillé pour les grands



et les plus fortunés de son temps, a transmis une partie de sa clientèle à Barré.

C'est à son maître qu'il doit ses principaux commanditaires : l'abbé Terray, contrôleur général des finances sous Louis XV, Laurent Grimod de La Reynière, fermier général et administrateur des Postes, et surtout Jean-Joseph de Laborde, fermier général et banquier de la Cour. Il fut un des hommes les plus riches de France, un très important propriétaire immobilier et un amateur d'art passionné.

Le début de sa carrière n'est connu que de manière fragmentaire. Cependant, il est possible de le suivre avec précision à partir de l'époque de la mort de son maître. En 1773, à la mort de Le Carpentier, Barré achevait la construction de l'hôtel de l'abbé Terray, rue Notre-Dame-des-Champs. Il travaillait à la construction de plusieurs hôtels parisiens pour Laborde. Il dirigeait la transformation du château de Chessy, en Seine-et-Marne, pour Joseph Micault d'Harvelay, fermier général, Garde du Trésor royal et conseiller d'Etat. Ce dernier était également beau-frère par alliance

de Laborde. Il fut chargé de la transformation du château de Montgeoffroy, dans le Maine-et-Loire, pour le maréchal de Contades, gouverneur d'Alsace puis de Lorraine. Il réalisa le château du Marais dans l'Essonne, pour Jean Le Maistre de La Martinière, trésorier général de l'artillerie et du génie. L'année suivante, en 1774, Barré était consulté pour la première fois par le Gouvernement de Bruxelles pour la place Royale. Il fournit des plans pour cette ville jusqu'en 1779. Dans ces mêmes années, il travailla pour Laurent Grimod de La Reynière, fermier général et administrateur des Postes. En 1778, débuta enfin sous la direction de Barré la construction de son hôtel sur un terrain qu'il avait acquis près de dix ans plus tôt à l'angle nord-ouest de la place Louis XV (aujourd'hui place de la Concorde).

Dans les années 1780, outre ses chantiers parisiens, Barré travailla à plusieurs châteaux : Betz dans l'Oise, pour la princesse de Monaco, Rentilly, en Seine-et-Marne, pour René Thomé, le château du Lude,

dans la Sarthe, pour la marquise de la Vieuville, et surtout Méréville pour Jean-Joseph de Laborde.

Un changement tant dans le statut social de ses commanditaires que dans la nature de ses réalisations se fait toutefois sentir vers la fin de sa carrière, sans doute dû au contexte troublé de l'époque, ainsi qu'à la disparition de ses principaux commanditaires. Les années 1788 – 1790 marquent ainsi un net tournant. Il n'est alors plus employé que par Laborde au domaine de Méréville. A partir de 1791, on constate que les constructions qu'il entreprend ne sont plus des hôtels particuliers, ni des châteaux mais des maisons bourgeoises, un type d'habitat moins noble, pour des commanditaires qui n'appartenaient pas à la haute société fortunée. Cette clientèle plus modeste était composée de bourgeois de Paris et d'hommes de loi.

Barré est décédé en 1824 sans avoir retrouvé les commanditaires ni l'activité qu'il avait connu avant la Révolution. Peut-être plus que les troubles





politiques, c'est la disparition de ses commanditaires qui aurait signé la fin de sa carrière, l'activité de Barré, essentiellement consacrée à l'architecture privée, était intimement liée à la haute société fortunée de l'Ancien Régime.

Ses châteaux.

Les châteaux de Barré se répartissent entre deux types d'interventions : soit l'architecte a remanié une structure antérieure, soit il a détruit le ou les bâtiments principaux de l'ancien château pour en construire un nouveau. Le remaniement d'une structure antérieure est le cas le plus fréquent, c'est celui des châteaux d'Hénonville, de Chessy, de Méréville et du Lude.

Hénonville est une de ses premières œuvres connues. Barré a remanié ce château entre 1768 et 1771 pour Jean-Baptiste Paulin Hector Edme Roslin d'Ivry, fermier général et directeur de la caisse d'es-

compte. L'architecte et son commanditaire ont conservé les fondations et les tours d'angle de l'ancien château, autrement dit son aspect médiéval, mais l'ensemble fut régularisé et redécoré. Et pour répondre aux besoins du nouveau propriétaire, Barré éleva deux pavillons autonomes de part et d'autre de la grande cour du château. Hénonville pourrait ainsi constituer une première étape dans sa réflexion sur les agrandissements, avant Méréville (1785-1787) où deux ailes furent directement ajoutées au principal corps de logis. Le décor intérieur, en partie conservé, était proche, bien que plus simple, du décor conçu pour le château du Marais.

A la même époque, Barré a transformé le château de Chessy pour Joseph Micault d'Harvelay. L'architecte a conservé la masse générale du château mais a réuni ce dernier et les communs sur

un terre-plein unique dans un évident souci de faciliter le service.

Entre 1785 et 1790, Barré a travaillé au château de Méréville pour Jean-Joseph de Laborde. Comme dans le cas d'Hénonville, l'architecte et son commanditaire ont choisi de conserver la silhouette médiévale du château mais sa surface fut étendue par l'ajout de deux ailes. La cohésion de l'ensemble était assurée par les horizontales et par quatre échauguettes placées aux angles des ailes nouvelles.

Dans ces mêmes années, Barré a transformé le château du Lude pour la marquise de la Vieuville. L'architecte conserva deux corps de logis mais retourna entièrement le château pour l'ouvrir vers la ville. Dans ses élévations, il privilégia la cohérence de l'ensemble et non pas la rupture avec le style des parties conservées. Il allait ici encore plus loin dans la recherche d'homogénéisation entre ses réalisations et l'architecture antérieure qu'à Méréville, pourtant contemporain.

Les châteaux de Montgeoffroy et du Marais constituent un cas à part où l'ancien château fut presque totalement détruit pour construire le nouveau.





Barré travailla à Montgeoffroy pour le maréchal de Contades entre 1772 et 1776. Les projets de Barré pour les élévations du château montrent ce que l'architecte avait prévu et qui ne fut pas entièrement réalisé. Sur la grande cour, le corps de logis principal devait être encadré par deux tours assurant la transition avec les pavillons. Les horizontales assuraient la cohésion de l'ensemble. L'avant-corps central était doublement couronné d'un fronton et d'un dôme carré. Un corps de logis couronné d'un fronton et cantonné de tours peut rappeler le château d'Hénonville. Tandis que le dôme carré ne trouve un écho dans l'œuvre de Barré qu'au château du Marais. Cependant, c'est un élément traditionnel de l'architecture française. On le rencontre déjà combiné avec un fronton dans l'œuvre de Jules Hardouin-Mansart et de Gabriel. La façade sur jardin devait être très différente, elle apparaissait dominée par les verticales, plus unifiée et d'une grande sobriété comparée à la façade sur cour. L'architecte avait donc conçu deux façades indépendantes entre elles. Cette opposition entre les façades principales se retrouve au château du Marais Barré reconstruisit le Marais

entre 1772 et 1779 pour Jean Le Maître de La Martinière. Sur la cour d'honneur, le centre de la façade est puissamment accentué. Il est percé d'un porche dans-œuvre d'ordre colossal qui soutient l'étage d'attique couronné d'un fronton et surmonté d'un dôme carré. Ces éléments ne sont pas inusités dans l'architecture française, mais leur combinaison est ici singulière. Le dôme carré combiné à un fronton rappelle à la fois Montgeoffroy et l'École militaire de Gabriel. Le porche dans-œuvre ouvrant sur un vestibule évoque le château de Champs ou l'hôtel d'Evreux. Mais il n'était alors pas d'ordre colossal. L'ordre colossal est un souvenir de la Renaissance que peu d'architectes avaient utilisé jusqu'à ce que les architectes de la seconde moitié du XVIIIe siècle le redécouvrent. Il trouve ainsi de multiples échos dans l'architecture de la fin du siècle, notamment les œuvres de Ledoux (Hôtel de Mademoiselle Guimard). Le château du Marais mêle donc des éléments traditionnels à des traits plus modernes.

Le traitement de la façade sur jardin est radicalement différent. De ce côté, le centre ressort peu, la composition est faiblement centralisée. L'opposition clairement exprimée dans le traitement des deux façades appartient bien à cette volonté de désarticulation du bâtiment qui caractérise les recherches de quelques architectes français de la seconde

moitié du XVIIIe siècle. Il a repris ce procédé ici, mais poussa la division encore plus loin qu'au château de Montgeoffroy en créant un plan indépendant des élévations. En effet, son apparence massée dissimule intérieurement un plan en U.

Barré est donc un architecte complet et complexe, la lecture de ses œuvres demande du temps et de la réflexion, et fait appel à de nombreuses références, ce qui rend son étude tellement passionnante et justifie pleinement le jugement porté par Louis Réau, dans son article sur la décoration de l'hôtel Grimod de La Reynière paru en 1937 : « [Barré] mérite de prendre rang dans l'histoire de l'architecture française du XVIIIe siècle immédiatement après les grands protagonistes : Robert de Cotte, Boffrand, Gabriel et Soufflot. »¹.

■ Fabienne DUC-SEILLAN

1 REAU (Louis), « La Décoration de l'hôtel Grimod de La Reynière », in Bulletin de la Société de l'histoire de l'art français, Paris : Librairie Armand Colin, 1937, p.9.

UN ARTICLE DU JOURNAL LE MONDE DU SAMEDI 17 AOUT 2013, DANS LA RUBRIQUE «L'ETE EN SERIES», SOUS LA SIGNATURE DE J.-P.GENE.

**LES FAUX FRERES DE LA GASTRONOMIE 5/6.
IL Y A CELUI DE MEAUX ET CELUI DE MELUN.
MAIS IL Y A AUSSI UN PEU DE MALICE.**

VOTRE BRIE, A LA LOUCHE OU A LA PELLE?

On dînait chez M. de Talleyrand. Au dessert, toutes les questions politiques étaient épuisées. On arriva à la suprématie des fromages. Lord Castlereagh vanta le stilton d'Angleterre, Aldini le stracchino de Milan, Zeltner le gruyère de Suisse, le baron de Falk, ministre de Hollande, son fromage du Limbourg (...) On était aussi indécis que dans la question relative au trône de Naples (...) Un valet de chambre entre et annonce à M. de Talleyrand l'arrivée d'un courrier de France.

-Qu'apporte-t-il? dit le prince.

-Des dépêches de la cour et des fromages de brie.

-Qu'on apporte les dépêches à la chancellerie ; qu'on serve à l'instant un des fromages.

L'ordre est exécuté.

-Je me suis abstenu, dit le prince, de vanter tout à l'heure un des produits du sol français, mais, jugez le, Messieurs.

L'assiette passe à la ronde, on déguste, on délibère, et le fromage de brie est proclamé le roi des fromages.

Un fromage plat a besoin d'histoire pour prendre du relief, et Dieu sait si le brie l'est, et il s'en conte à son propos. Celle sur Talleyrand a le mérite d'être écrite («Fêtes et souvenirs du congrès de Vienne», du comte de La Garde, 1843).



■ J.-P. GENE



LE TRAITE DE VALENÇAY DU 11 DECEMBRE 1813.

Ferdinand VII, roi d'Espagne, est "interné" au Château de Valençay, avec une petite cour, depuis 1808, selon la décision de Napoléon. Après les fatales journées de Leipzig (16-19 octobre 1813), Napoléon veut en finir avec les affaires d'Espagne et reconstituer son armée.

En conséquence, il envoie à Valençay José Miguel de Carvajal, duc de San Carlos, assurer Ferdinand de son désir de s'entendre avec lui pour rendre possible son retour en Espagne.

L'Empereur charge le comte de Laforest, ambassadeur de France à Madrid de 1808 à 1813, qui habite dans ses terres, aux environs de Tours, de se rendre secrètement à Valençay pour négocier le traité qui rendrait à Ferdinand la couronne et la liberté.

Deux lettres sont échangées : la première de Napoléon à Ferdinand VII du 12 novembre 1813 et la réponse de

Ferdinand VII à Napoléon du 24 novembre 1813. Ces deux textes montrent bien la différence d'appréciation entre l'Empereur et le Roi.

Cependant, en moins d'un mois pour le mettre au point, ce traité est signé.

Ferdinand VII devait quitter Valençay dans le courant de novembre 1813 mais il ne passa les Pyrénées qu'en mars 1814. Car ce traité était soumis à l'approbation du Conseil de Régence institué par les Cortès.

Or, les Cortès refusèrent de ratifier en l'état le traité qui leur fut apporté par le duc de San Carlos et, le 02 février 1814, ils dirent "que si Napoléon laissait retourner le roi en Espagne, la famille royale devait entrer seule avec sa maison uniquement composée d'espagnols; qu'aussitôt l'arrivée de sa Majesté vers la frontière, le cardinal, président de la régence, se mettrait en route pour le recevoir; que le

roi devait se rendre directement à Madrid, sans exercer son autorité, jusqu'à ce que, libre dans le sein du Congrès, il eût juré le maintien de la Constitution."

La suite de l'histoire est connue :

"(Ferdinand) est le seul bénéficiaire du traité de Valençay et rapidement il va mettre au pas les Cortès et instaurer un gouvernement réactionnaire et obscurantiste. Quant à Napoléon, il n'aura pu rapatrier suffisamment de troupes d'Espagne pour repousser l'invasion de la France. Quelques jours après que Ferdinand retrouve son trône, l'Empereur perd le sien". (1).

■ Claude BEAUTHEAC

(1) Ronald ZINS : "Le traité de Valençay, un traité trop tardif". Revue "Gloire et Empire" n°52 de janvier-février 2014, pages 5-7.

Sur cette période du Château de Valençay, on consultera avec profit les deux ouvrages suivants :

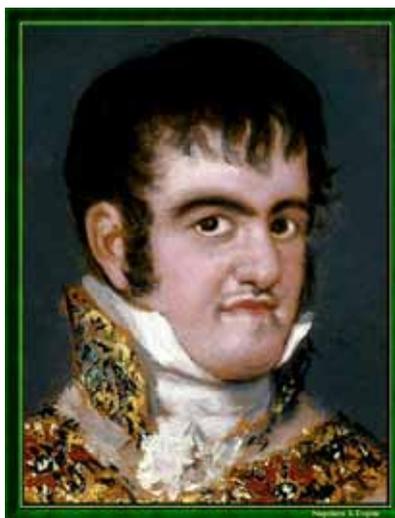
- R.P. RAOUL : "Pages d'histoire sur Valençay et sa région". Paris, Le Livre d'histoire-Lorisse, collection "Monographies des villes et villages de France", 2003, 370 pages.

- François BONNEAU : "Les Princes d'Espagne à Valençay ou l'Espagne humiliée". Châteauroux, François BONNEAU, Conservateur du Château de Valençay, 1986, 204 pages.



Lettre (12 novembre 1813) de Napoléon à Ferdinand VII

Mon cousin, l'état de mon empire et ma politique m'engagent à terminer sans retour les affaires de l'Espagne. L'An-



gleterre y excite l'anarchie et le jacobinisme ; elle cherche à renverser le trône et la noblesse pour y créer une république. Je ne peux, sans être ému, penser à l'anéantissement d'une nation qui m'intéresse et par son voisinage et par nos intérêts communs concernant le commerce des mers. Je souhaite rétablir les relations de bon voisinage et d'amitié qui ont si longtemps existé entre la France et l'Espagne. Je désire ne laisser aucun prétexte à l'ambition de l'Angleterre. M. le comte de Laforest se présentera à

V.A.R. sous un nom supposé ; elle peut croire à tout ce qu'il lui dira, ainsi qu'à l'estime et à l'attachement que j'ai voués à V.A.R.

Mon cousin, cette lettre n'ayant d'autre fin, je prie Dieu qu'il accorde à V.A.R. de longues années.

Votre cousin,
Signé, Napoléon

Réponse de Ferdinand VII (24 novembre 1813) à Napoléon

Sire, j'ai reçu, par le comte de Laforest, la lettre que V.M. m'a fait l'honneur de m'adresser le 12 de ce mois. Je lui témoigne ma reconnaissance de ce qu'elle pense faire cesser, par mon intermédiaire, les troubles d'Espagne. V.M.I. m'annonce que l'Angleterre y excite l'anarchie et le jacobinisme, cherche à y renverser le trône et la noblesse pour créer une république ; qu'elle ne peut, sans être émue, penser à l'anéantissement d'une nation qui l'intéresse et par son voisinage et par des intérêts communs concernant le commerce des mers. Je persiste dans mes réponses faites de vive voix à M. le comte de Laforest. Je ne varie point dans mon attachement et

dans mon respect pour V.M.I. ; mais elle m'a fait conduire à Valençay, et je ne peux plus rien sur la nation espagnole : je demande d'entendre par votre moyen une députation de la régence qui m'instruise de l'état du royaume, indique le remède aux maux qu'il peut éprouver, et consolide ainsi nos nœuds aux yeux de mes sujets. Si la position de l'empire et la politique de V.M. la portent à rejeter ces conditions, je resterai, comme par le passé, à Valençay, où je suis depuis cinq ans et demi, et j'y mourrai, si Dieu le veut. Il m'est pénible de m'exprimer ainsi ; mais ma conscience me l'ordonne. Je porte un intérêt égal aux Anglais et aux Français ; mais je préfère ma na-

tion à tout ; et je donne ici une nouvelle preuve de ma franchise et de mon attachement pour V.M.I., qui m'accuserait d'inconséquence si je promettais ce que je ne pourrais tenir ; elle et l'Europe me taxeraient alors justement de légèreté, et je mériterais même le mépris. Je suis très-satisfait du comte de Laforest, qui, sans nuire à vos intérêts, a gardé avec soin tous les égards qui me sont dus.

Mes frères et mon oncle me demandent de les mettre aux pieds de V.M.I. et R.

Je prie Dieu, Sire, qu'il vous donne de longues années.

Signé, Ferdinand

Traité de Valençay du 11 décembre 1813

S.M. l'Empereur des Français, Roi d'Italie, etc., etc., et S.M.C., également animés du désir de faire cesser les hostilités et de conclure un traité de paix définitif entre les deux Puissances, ont nommé Plénipotentiaires à cet effet, savoir :

S.M. l'Empereur et Roi, M. Antoine-René-Charles-Mathurin Comte de Laforest, Membre de son Conseil d'Etat, Grand-Officier de la Légion d'Honneur, Grand-Croix de l'Ordre de la Réunion,

Et S.M. Ferdinand VII, Don Michel de Carvajal, duc de San-Carlos, Comte del Puerto, grand-maître héréditaire des postes des Indes, Grand d'Espagne de la première classe, majordome major de S.M.C., lieutenant-général des armées, gentilhomme de la Chambra en service, Grand-Croix et Commandeur de différents ordres, etc., etc.

Lesquels après l'échange de leurs pleins-pouvoirs respectifs, sont convenus des articles suivants :

Art. 1er. Il y aura à l'avenir et à dater de la ratification du présent Traité, paix et amitié entre S.M. Ferdinand VII et ses successeurs et S.M., l'Empereur et Roi, et ses successeurs.

Art. 2. Toutes les hostilités, tant sur terre, que sur mer, cesseront entre les deux nations, à savoir : dans leurs possessions continentales d'Europe, immédiatement après l'échange des ratifications ; quinze jours après, dans les mers qui bordent les côtes d'Europe et celles d'Afrique en deçà de l'Equateur ; quarante jours après l'échange, dans les pays et mers d'Afrique et d'Amérique au-delà de l'Equateur, et, trois mois après, dans les pays et mers situés à l'est du Cap de Bonne-Espérance.

Art. 3. S.M. l'Empereur et Roi connaît Don Ferdinand et ses successeurs selon le droit d'hérédité établi par les lois fondamentales d'Espagne, comme Roi d'Espagne et des Indes,

Art. 4. S.M. l'Empereur et Roi reconnaît l'intégrité du territoire d'Espagne telle qu'elle existait avant la guerre actuelle.

Art. 5. Les provinces et places actuellement occupées par les troupes françaises seront remises, dans l'état où elles se trouveront, aux gouverneurs et aux troupes espagnoles qui y seront envoyées par le Roi.

Art. 6. S.M. le Roi Ferdinand s'engage de son côté à maintenir l'intégrité du territoire d'Espagne, des îles, places et présides adjacents, et notamment de Mahon et de Ceuta : il s'engage à faire évacuer ces provinces, places et territoires par les gouverneurs et l'armée Britannique.

Art. 7. Une convention militaire sera conclue entre un commissaire espagnol et un commissaire français pour que l'évacuation des provinces espagnoles occupées par les Français ou par les Anglais soit faite simultanément.

Art. 8. S.M.C. et S.M. l'Empereur et Roi s'engagent réciproquement à maintenir l'indépendance de leurs droits maritimes tels qu'ils ont été stipulés dans le traité d'Utrecht, et tels que les deux nations les avaient maintenus jusqu'à 1792.



Art. 9. Tous les Espagnols qui ont été attachés au Roi Joseph, et qui l'ont servi ou qui l'ont suivi, rentreront dans les honneurs, droits et prérogatives dont ils jouissent. Tous les biens dont ils auront été privés leur seront restitués. Ceux qui voudraient rester hors Espagne, auront un terme de dix années pour vendre, leurs biens et prendre les arrangements nécessaires ; leurs droits aux successions qui s'ouvriraient en leur faveur leur seront conservés, et ils pourront jouir de leurs biens et en disposer sans être soumis au droit d'aubaine ou à tout autre droit.

Art. 10. Toutes les propriétés mobilières et immobilières appartenant en Espagne à des Français ou à des Italiens, leur seront restituées, telles qu'ils en jouissaient avant la guerre. Toutes les propriétés séquestrées ou confisquées en France ou en Italie sur des Espagnols, seront également restituées. Des commissaires seront nommés de part et d'autre pour régler toutes les questions contentieuses qui pourraient exister ou survenir entre des Français et Italiens et des Espagnols, soit pour des discussions d'intérêt antérieures à la guerre, soit pour celles qui se seraient élevées depuis.



Art. 11. Les prisonniers faits de part et d'autre seront rendus, soit qu'ils se trouvent dans les dépôts ou tout autre lieu, soit même qu'ils aient pris du service, à moins qu'aussitôt après la paix, ils ne déclarent devant un commissaire de leur nation qu'ils veulent rester au service de la puissance chez laquelle ils se trouvent.

Art. 12. La garnison de Pampelune, les prisonniers de Cadix, de la Corogne, de la Méditerranée et ceux de tout autre dépôt, qui auraient été remis aux Anglais seront également rendus, soit qu'ils se trouvent en Espagne, soit qu'ils aient été envoyés en Amérique ou en Angleterre.

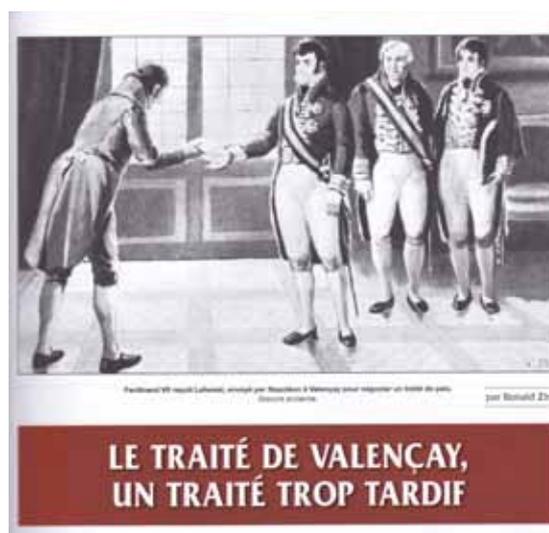
Art. 13. S.M. Ferdinand VII s'engage à faire payer au Roi Charles IV et à la Reine son épouse, une somme annuelle de trente millions de réaux qui sera acquittée régulièrement et par quarts de trois mois en trois mois. A la mort du Roi, 2 millions de francs formeront le douaire de la Reine. Tous les Espagnols et leur service auront la liberté de résider hors du territoire espagnol, partout où L.M. le jugeront convenable.

Art. 14. Il sera conclu un traité de commerce entre les deux Puissances, et jusqu'à sa conclusion, les relations commerciales seront sur le même pied qu'avant la guerre de 1792.

Art. 15. Les ratifications du présent Traité seront échangées à Paris dans le terme d'un mois ou plus tôt si faire se peut.

Fait et signé à Valençay.

Le comte de LAFOREST - Le Duc de SAN CARLOS.



TALLEYRAND A-T-IL VOULU SUPPRIMER EN AVRIL 1814 L'ECOLE POLYTECHNIQUE?



Dans ses Mémoires, le baron de VITROLLES donne une information très curieuse sur ce sujet. Il écrit :

«Au sujet d'un rapport du ministre de la guerre sur l'Ecole polytechnique, M. de Talleyrand, par un caprice de son bel esprit, demanda la suppression de cette école. Il la représentait dangereuse par la nature de ses études et absorbée dans les sciences exactes. L'homme, suivant lui, ne se formait que par son application à la jurisprudence et surtout à la théologie.

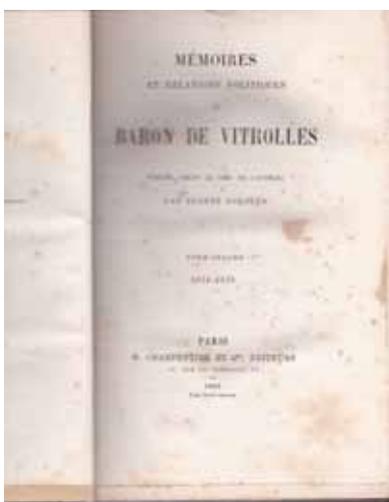
«M. l'abbé de Montesquiou admettait qu'on pouvait conserver l'Ecole en modifiant cet enseignement et en la transportant loin de Paris ; l'influence de la capitale sur ces jeunes gens et celle qu'ils pouvaient, dans des circonstances données, exercer sur la population lui paraissant également dangereuses.

«On remit à traiter cette ques-

tion sur un nouveau rapport demandé au général Dejean, commandant l'Ecole. C'était assurer sa conservation.»

Source : Baron de Vitrolles : «Mémoires et Relations Politiques», Tome second (1814-1815), p.97. Paris, G. Charpentier et Cie, éditeurs, 1884, 478 pages.

■ Claude BEAUTHEAC.



Rappel chronologique :

Talleyrand a été nommé président du gouvernement provisoire par le Sénat le 1er avril 1814 et il le restera jusqu'au 12 avril 1814, date de l'entrée à Paris du comte d'Artois. Précédemment, Napoléon l'avait nommé, le 23 décembre 1813, au Conseil de Régence, en sa qualité de vice-grand électeur, et ce avant d'entreprendre sa dernière campagne. Après le retour du roi Louis XVIII, il devient, le 13 mai 1814, président du Conseil des ministres et secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères.

Le 30 mai 1814, il conclut la paix de Paris avec les alliés. Le 04 juin, il est nommé pair de France. Le 08 septembre, il défend, à la Chambre des pairs, le premier budget de la Restauration. Puis, nommé ambassadeur du roi auprès du congrès de Vienne, il laisse l'intérim de son ministère au comte de Jaucourt et arrive à Vienne le 23 septembre avec sa nièce Dorothée. Enfin, le 06 décembre, Louis XVIII le nomme prince de Talleyrand.

1814 est donc pour Talleyrand une année bien remplie! Et il avait déjà soixante ans!

Le dernier entretien de Talleyrand avec Napoléon a eu lieu le 25 janvier 1814.

Source : «Mémoires et Correspondances du Prince de Talleyrand. Edition intégrale établie et présentée par Emmanuel de Waresquiel. Chronologie établie par Guy Stavridès. Paris, Robert Laffont, collection «Bouquins», 2007, page 1482.

1ER MAI 1814 : LA PREMIERE RENCONTRE DE TALLEYRAND AVEC LOUIS XVIII A COMPIEGNE. LE REGARD DE DEUX HISTORIENS.

Pendant que Napoléon descend la vallée du Rhône pour se rendre à l'île d'Elbe, Louis XVIII quitte l'Angleterre le 24 avril 1814, sous les yeux de la population de Douvres, et arrive à Calais. Le 26 avril, il est à Boulogne puis au château



de Compiègne le 29 avril.

Le 1er mai 1814, il reçoit le prince de Bénévent. Cette première entrevue a souvent été racontée, et parfois de manière divergente.

Dans ses Mémoires, le baron de Vitrolles raconte :

«Parmi les nombreux courtisans qui arrivèrent, M. de Talleyrand fut le plus remarqué. On était curieux de voir comment il se présenterait, comment il serait reçu. On l'attendait souple, adroit, flatteur et caressant; mais il choisit un rôle tout contraire. Il arriva froid, sérieux, ne faisant d'avances à personne, comme un homme qui n'avait

rien à se faire pardonner et qui n'avait besoin d'aucun suffrage. Il cherchait à mettre son bel esprit à l'unisson de celui du Roi et il se montra facile sur toutes les questions du jour, sans exception. Ce rôle de suffisance fut poussé si loin que M.de Talleyrand, au lieu d'aller au-devant de son oncle, le cardinal de Périgord, grand aumônier de France, revenant à la suite et dans la faveur du Roi, attendit l'auguste vieillard qui, dans son empressement à l'absoudre, fit les premiers pas vers ce neveu si insolent dans son habileté.»

Dans un registre différent, l'historien Jean Thiry apporte une



précision supplémentaire : «Au fond de lui même, il (Talleyrand) fut mécontent de cette entrevue, sans en laisser rien paraître. Vingt ans plus tard, évoquant, à Londres, devant son secrétaire, le souvenir de

cette audience royale, Talleyrand déclarait : «Louis XVIII était le plus fieffé menteur que la terre ait jamais porté. Je ne peux pas vous décrire mon désappointement lorsque je le rencontrai pour la première fois en 1814... Je pus juger du caractère de l'homme par son accueil... Egoïste, insensible, épicurien, ingrat, tel ai-je toujours trouvé Louis XVIII».

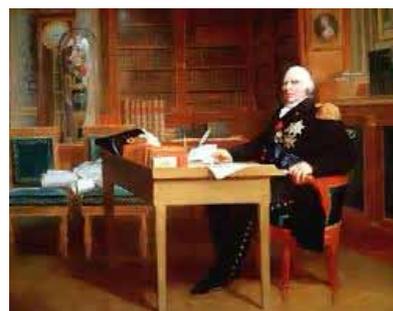
Et pourtant, à Beugnot, qui fut la première personne à lui parler lors du retour de cette audience, le prince de Bénévent dit que tout s'était bien passé : «Nous nous sommes quittés contents l'un de l'autre».

■ Claude BEAUTHEAC

Sources :

Baron de Vitrolles : «Mémoires et Relations Politiques.» Tome second (1814-1816), pages 167-168. Paris, G. Charpentier et Cie, Editeurs, 1884, 478 pages.

Jean Thiry : «La Première Restauration - le Gouvernement de Louis XVIII - l'île d'Elbe - Le Congrès de Vienne». pages 7-9. Paris, Editions Berger-Levrault, 1941, 393 pages.



LES DEUX PREMIERES LETTRES DE NAPOLEON BONAPARTE A TALLEYRAND.

Le 26 octobre (4 brumaire) 1795, le Directoire nomme Bonaparte général en chef de l'armée de l'intérieur, puis, le 2 mars (12 ventôse) 1796 commandant en chef de l'armée d'Italie.

Le 16 juillet (28 messidor) 1797, suite à un remaniement ministériel, le Directoire nomme Talleyrand ministre des Relations extérieures.



Dès le 24 juillet 1797, Talleyrand écrit à Bonaparte :

«J'ai l'honneur de vous annoncer, général, que le Directoire exécutif m'a nommé ministre des Relations extérieures.

«Justement effrayé des fonctions dont je sens la périlleuse importance, j'ai besoin de me rassurer par le sentiment de ce que votre gloire doit apporter de moyens et de facilités dans les négociations. Le nom seul de Bonaparte est un auxiliaire qui doit tout aplanir.

«Je m'empresserai de vous

faire parvenir toutes les vues que le Directoire me chargera de vous transmettre et la renommée, qui est votre organe ordinaire, me ravira souvent le bonheur de lui apprendre la manière dont vous les aurez remplies.»

Dans une lettre datée du 8 thermidor an V (26 juillet 1797), envoyée du Quartier général de Milan, qui s'est certainement croisée avec la précédente, Bonaparte dit ceci à Talleyrand :

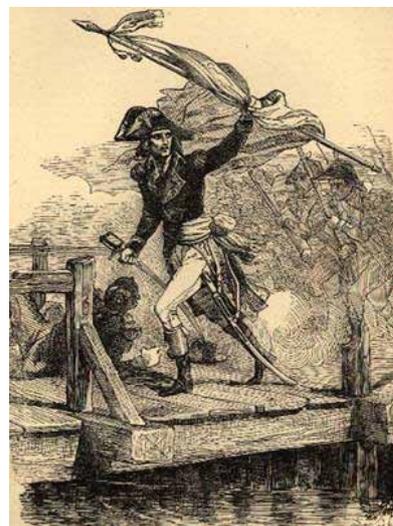
«Citoyen, c'est pour des hommes tels que vous, c'est pour mériter leur suffrage que le conquérant tente de beaux faits d'armes. Alexandre ne triomphait peut-être que pour enthousiasmer les Athéniens, et les Athéniennes, pour les autres capitaines, sont les gens d'élite de la société ; vous par exemple.

«J'ai trop étudié l'histoire de la Révolution pour ignorer ce qu'elle vous doit ; les sacrifices que vous lui avez faits méritent une récompense ; vous ne l'attendriez pas si j'étais au pouvoir.

«Vous me demandez mon amitié, elle vous est acquise avec mon estime ; en retour, je sollicite vos conseils, j'en ferai cas, je vous l'assure.

«Le tort de la Révolution est d'avoir beaucoup démoli et rien construit, tout est encore à faire.

«Vous avez raison, mieux vaut la liberté assise sur le faisceau lié que des baguettes détachées.



«Qui fermera la Révolution, c'est un problème dont le temps garde le secret, et que résoudront la raison et la nécessité : cela se ferait bientôt si le Dragon à plusieurs têtes (l'anarchie) n'avait pas intérêt à repousser celui à plusieurs queues (d'un gouvernement ramassé et fort).

«J'aurai toujours le loisir de lire vos lettres et surtout celui d'en profiter.»

Et quelques jours plus tard, le 18 thermidor an V (5 août 1797) toujours du Quartier général de Milan, Bonaparte écrivait ceci à Talleyrand :

«Le choix que le Gouvernement a fait de vous pour ministre des Relations extérieures fait honneur à son discernement. Il trouve en vous de grands talents, au civisme assuré et un homme étranger aux égarements qui ont déshonoré la Révolution.



«Je suis flatté d'avoir à correspondre souvent avec vous et vous mettre par là même de vous convaincre de l'estime et de la haute considération que j'ai pour vous.»

C'est donc ainsi que cette correspondance longue et riche a commencé entre ces deux hommes d'exception. Dans ses mémoires, Talleyrand nous livre sa première impression :

«A dater de cette époque, une correspondance suivie s'éta-



blit entre lui et moi. Je trouvais dans ce jeune vainqueur, dans ce qu'il faisait, disait ou écrivait, quelque chose d'assez nouveau, d'assez fort, d'assez habile et d'assez entreprenant pour attacher à son génie de grandes espérances.»

Rappelons que Napoléon et Talleyrand se sont rencontrés pour la première fois le 6 décembre (16 frimaire) 1797 et que c'est Talleyrand qui a présenté officiellement Napoléon Bonaparte au Directoire le 10 décembre (20 frimaire) 1797.

■ Claude BEAUTHEAC.



Sources :

Fondation Napoléon, Correspondance générale de Napoléon Bonaparte, tome 1er, «les apprentissages 1784-1797», Paris Librairie Arthème Fayard, 2004, lettre n°1822 page 1081 et lettre n°1878 page 1106.

Mémoires et Correspondances du Prince de Talleyrand. Edition intégrale présentée par Emmanuel de Waresquiel. Paris, Editions Robert Laffont, Collection Bouquins, 2007, page 221.



LE COURRIER DU PRINCE

Bulletin d'information de l'Association
LES AMIS DE TALLEYRAND

Siège : Château de Valençay – 36600 Valençay – www.amis-talleyrand.fr

Responsable de la publication: Roland MARTINET.

Comité de rédaction : Roland MARTINET, Georges LEFAIVRE, Anna de BAGNEUX, Alexandre BELONOSCHKIN
Claude BEAUTHEAC.

Responsable de la maquette : Claude BEAUTHEAC
assisté de Claude JAMBART.

Parution annuelle. N°6 – Mars 2014.

La reproduction des textes est interdite, sauf autorisation préalable de l'auteur.
Crédit photos : les photos ou reproductions sont fournies par chaque auteur des articles ou par le responsable de la maquette, sous la responsabilité de chacun.

DANS LA BIBLIOTHEQUE.

Albert SOREL : «Essais d'histoire et de critique». Paris, E.Plon et Cie, imprimeurs-éditeurs, 1883, 296 pages.

Albert SOREL : «Lectures Historiques». Paris, E.Plon, Nourrit et Cie, imprimeurs-éditeurs, 1894, 293 pages.

J.FOUQUES DUPARC : «Le troisième Richelieu». Lyon, H.Lardanchet, 1940, 221 pages.

Jean THIRY :» La première Restauration». Paris, Editions Berger-Levrault, 1941, 393 pages.

Jean TULARD : «L'anti-Napoléon». Paris, Gallimard/Julliard, 2013, 343 pages.

Jean TULARD :» La Contre-Révolution. Origines, histoire, postérité». Paris, Perrin, coll.Biblis, 2013, 530 pages.

Jean TULARD :» La France de la Révolution et de l'Empire». Paris, Quadrige/Puf, 2011, 212 pages.

Jean TULARD : «Joseph Fiévée, Conseiller secret de Napoléon». Paris, Fayard, 2004, 249 pages.

Jean TULARD :» Détective de l'histoire. Entretiens avec Yves Bruley». Paris, Editions Ecriture, 2012, 330 pages.

Jules BERTAUT :» Madame de Genlis». Paris, Editions Bernard Grasset, 1941, 292 pages.

Marie-Claude JARDIN :» L'Enchanteresse de Chateaubriand. Natalie de Noailles, duchesse de Mouchy, née Laborde (1774-1835)». Paris, Editions Histoires et Patrimoine, 2008, 216 pages.

Baron de VITROLLES : «Mémoires et Relations Politiques». Paris, G. Charpentier et Cie Editeurs, 1884, 3 tomes.

François GUIZOT : «Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps». Paris, Michel, Levy Frères, Libraires-Editeurs, 1858, 8 tomes.

Alphonse THIERS : «Histoire du Consulat et de l'Empire». Paris, Paulin, Libraire Editeur, 1847, 20 tomes.

Jean-Albert SOREL : «Scènes et Tableaux du Consulat et de l'Empire». Paris, Editions Gautier-Languereau, 1935, 252 pages.

Léon NOEL : «Talleyrand - Avec des inédits des archives du Vatican et d'ailleurs». Paris, Fayard, 1975, 252 pages.

Patrice GUENIFFEY : «Bonaparte». Paris, Biographies Gallimard, 2013, tome 1 (1769-1802), 860 pages.

Pierre-Paul ROYER-COLLARD : «Textes Philosophiques et Psychologiques». Avec une introduction de Corinne DORIA. Paris, L'Harmattan, 2013.

Anne JOUFFROY et Hélène RENARD : «Napoléon. L'intime et l'exceptionnel». 40 textes d'académiciens membres de l'Institut sur Napoléon (Chateaubriand, d'Ormesson, Thiers, Taine, Talleyrand, Bainville, Tulard, Gallo,...). Paris, Flammarion, 2013, 502 pages.

Georges LEFAIVRE : «Edmond de Talleyrand-Périgord, un brillant général à découvrir». Lesdins, 2013, 69 pages.

Eric SINOUBERTAULT : «Talleyrand et l'affaire X,Y,Z.» Paris, L'Harmattan, 2013, 269 pages.

Wilhelm VON HUMBOLDT : «Journal Parisien (1797-1799)». Arles, Solin Actes Sud, 2001, 352 pages.

Thierry LENTZ : «Le Congrès de Vienne - une refondation de l'Europe 1814/1815». Paris, Editions Perrin, 2013, 385 pages.

Thierry LENTZ : «Les vingt jours de Fontainebleau - La première abdication de Napoléon 31 mars-20 avril 1814». Paris, Editions Perrin, 2014, 294 pages.

TABLE DES MATIERES.

| | |
|---|----|
| 1. Roland MARTINET : Editorial. | 1 |
| 2. Roland MARTINET : Rectificatif. | 4 |
| 3. Georges LEFAIVRE : Edmond de Talleyrand Périgord : un brillant général à découvrir (1er août 1787 - 14 mai 1872). | 4 |
| 4. Johan A LYBECK : Talleyrand et l'Angleterre. L'ennemie si admirée. | 28 |
| 5. Corinne DORIA : Pierre Paul ROYER-COLLARD (1763-1845) : un philosophe, un modéré, un ami de Talleyrand. | 37 |
| 6. Marie-Anne NICOLAS : Paris à l'époque de Talleyrand. Autour du quartier du faubourg Montmartre. | 42 |
| 7. Les beaux dimanches du Château du Marais. | 50 |
| 8. Fabienne DUC-SEILLAN : Jean-Benoît-Vincent BARRE (1735-1824), l'architecte du Château du Marais. | 52 |
| 9. Un article du journal LE MONDE : Talleyrand, un diner entre diplomates et le fromage de brie. | 56 |
| 10. Le traité de Valençay du 11 décembre 1813. | 57 |
| 11. Claude BEAUTHEAC : Talleyrand a-t-il voulu supprimer en avril 1814 l'Ecole polytechnique? | 62 |
| 12. Claude BEAUTHEAC : 1er mai 1814 : la première rencontre de Talleyrand avec Louis XVIII à Compiègne. Le regard de deux historiens. | 63 |
| 13. Claude BEAUTHEAC : Les deux premières lettres de Napoléon Bonaparte à Talleyrand. | 64 |
| 14. Dans la bibliothèque. | 66 |
| 15. Table des matières. | 67 |

